

Les Cahiers d'Ac.Sé

Juillet 2023

**Self-rescue et résilience
des personnes victimes de traite des êtres humains**

**Extraits des Actes du 39^{ème} séminaire Ac.Sé
Paris, 1^{er} juin 2023**



Table des matières

Comprendre les enjeux contemporains de la résilience	4
Intervenant : Daniel DERIVOIS	4
Psychologue clinicien – professeur de psychologie clinique et psychopathologie	4
LES ADEPTES DE LA RESILIENCE :.....	4
LES DETRACTEURS DE LA RESILIENCE :.....	4
LA TROISIEME VOIE :.....	4
L'ETYMOLOGIE DU MOT RESILIENCE :.....	5
LES TRAVAUX DE MONSIEUR DERIVOIX SUR LA RESILIENCE :.....	5
• CHEZ LES MINEURS DITS NON ACCOMPAGNES :.....	5
• CHEZ LES VICTIMES DU GENOCIDE AU RWANDA :.....	5
• LORS DE LA PANDEMIE :.....	5
• SUITE A DES CATASTROPHES NATURELLES :.....	6
TRAUMATISMES INTENTIONNELS OU NON INTENTIONNELS :	6
ESCLAVAGE MODERNE :.....	7
CINQ SUJETS DE DEBATS :	7
1 ^{er} POINT DE DISCUSSION : LA RESILIENCE COMME CONCEPT FEDERATEUR	8
2 ^{ème} POINT DE DISCUSSION : LA RESILIENCE EN PSYCHOLOGIE	9
3 ^{ème} POINT DE DISCUSSION : LA COMPLEXITE DE LA TRAITE DES ÊTRES HUMAINS	12
4 ^{ème} POINT DE DISCUSSION : LA RESILIENCE TRANSCULTURELLE A L'ECHELLE HUMAINE....	13
Territoires de l'accompagnement :investissement, altérité et restauration du lien	17
LES TERRITOIRES PSYCHIQUES :.....	17
LA MALLEABILITE DU CADRE D'INTERVENTION :	17
REINVENTER NOTRE TERRITOIRE D'INTERVENTION :	17
ETYMOLOGIE :	18
LE TERRITOIRE COMME CARREFOUR DES POSSIBILITES :.....	18
LA DIMENSION DU REFUGE :	18
LA RELATION D'EMPRISE :.....	19
LE DISPOSITIF AC.SE :.....	19
EXEMPLE D'UNE JEUNE FILLE MAROCAINE :.....	21
LE PROCESSUS D'ANNOMINATION :.....	21
MALLEABILITE ET DYNAMIQUE PSYCHIQUE :.....	22
LE RÔLE DU GROUPE DANS LA RESTAURATION DU LIEN :.....	24
Pair-aidance et mobilisation collective :	25
Comment prendre part ?	25

Agir, militer et travailler à la MIST	25
Intervention de Madame Flora ENIFO.....	25
LA METHODOLOGIE DE LA COMMUNITY ORGANIZING :	26
L'ORGANISATION DE LA MIST :	26
POURQUOI AVONS-NOUS CHOISI DE TRAVAILLER LA PAIR-AIDANCE A LA MIST?.....	27
POURQUOI L'A-T-ON ASSOCIE A LA COMMUNITY ORGANIZING?	28
LE COSTUME DE VICTIME :.....	29
LES BLOCAGES CHEZ LES PREMIERES CONCERNÉES :	29
LA COMPREHENSION DES RELATIONS COLLECTIVES :.....	30
LA RESILIENCE :.....	30
LES BLOCAGES CHEZ LES PROFESSIONNELS :.....	31
LA QUESTION DE LA PARTICIPATION SIGNIFICATIVE :.....	31
UN OBJECTIF DE CHANGEMENT SOCIAL :	32
Intervention de Madame Elodie APARD	32
LE POURQUOI DE L'ETUDE DE LA TRAITE :	33
POUR QUEL ENJEU ?	34
CONTINUUM TRANSNATIONAL ET RENOUVELLEMENT DES APPROCHES DE RECHERCHE : ..	34
GROUPES DE PAROLE ET PODCASTS :	36
L'ATELIER HISTORY / OUR STORY :	36
UNE NOUVELLE FORME DE RECHERCHE A INVENTER :.....	38
Conclusion de Madame Flora ENIFO :	39

Ce document est la retranscription aussi fidèle que possible des interventions orales d'une partie des intervenants du Séminaire Ac.Sé du 1^{er} juin 2023.

Comprendre les enjeux contemporains de la résilience

Intervenant : Daniel DERIVOIS

Psychologue clinicien – professeur de psychologie clinique et psychopathologie

Je vous remercie pour l'invitation à parler d'une question très très complexe dans nos sociétés aujourd'hui, à savoir la question de la résilience. Je suis très heureux de venir en parler, échanger avec vous ces questions dans le cadre de ce séminaire sur la traite des êtres humains, parce que cette thématique interpelle. La question de la résilience a plusieurs niveaux.

Comme vous le savez la résilience, c'est un concept, c'est un mot que l'on entend un peu partout dans les universités, dans les institutions, dans l'espace social, dans l'espace médiatique. Nous parlons tout le temps de résilience comme s'il y avait parfois une contrainte à être résilient.

On m'a demandé justement de retracer un petit peu les contenus de ce concept, donc un petit peu un certain nombre d'enjeux.

Pour commencer, je dirais que c'est un concept, comme vous l'avez dit, qui a autant de détracteurs que d'adeptes.

LES ADEPTES DE LA RESILIENCE :

Les adeptes de la résilience mettent souvent l'accent sur cette capacité à rebondir après un traumatisme. C'est tout ce que tout le monde sait, cette capacité à tenir bon face à l'adversité, mais avec un risque aussi, un risque qui est une résilience que j'appelle aussi une résilience de façade, qui ne concerne pas la personne en profondeur dans ce qu'elle a vécu, une résilience qui peut s'avérer parfois pathologique.

J'ai développé la notion de résilience pathologique justement, qui met l'accent sur ce que d'autres auteurs appellent une pseudo-résilience.

Il y a les adeptes, il y a aussi les détracteurs.

LES DETRACTEURS DE LA RESILIENCE :

Les détracteurs essaient parfois d'utiliser un autre mot à la place de la résilience mais pour parler de la même chose. On les rencontre dans les milieux universitaires. Quand je dis détracteurs, je parle des gens qui sont contre le mot, parfois ça participe de pré carré à l'université, parfois il y a de la bagarre au niveau épistémologique. J'aime bien le débat théorique mais les personnes qui souffrent, souffrent et elles ne demandent qu'à être soutenues. C'est pour ça que j'aime beaucoup que l'on mette l'accent sur le débat théorique d'un côté et le travail que l'on fait sur le terrain, c'est carrément autre chose.

LA TROISIEME VOIE :

Il y a une troisième voie, une troisième catégorie de personnes, d'utilisateurs de la résilience qui

essaient d'interroger ce concept dans sa dimension politique, géopolitique, épistémologique, dans sa dimension culturelle aussi, pour essayer de voir ce que ça cache, ce que ça dit, ce que l'on peut interroger derrière ce signifiant linguistique, ce mot résilience.

Je m'inscris justement dans cette catégorie de personnes parce que j'utilise beaucoup cette résilience dont je vais vous parler.

L'ETYMOLOGIE DU MOT RESILIENCE :

Alors, étymologiquement, il y a beaucoup d'origines étymologiques : on fait dériver résilience des mots
« resiliencia », « resilire », qui mettent l'accent sur le fait de rebondir.

Mais vous savez, les mots servent à la fois à véhiculer un message mais aussi à masquer un message. Bien souvent, c'est entre les lignes que l'on va essayer de trouver le sens. On va essayer aussi de chercher le sens dans le contexte d'utilisation du mot. Aussi, tout dépend de la personne qui utilise ce mot et pour quelle autre personne. Vous voyez ça c'est très très important. On est là dans la dimension idéologique, au-delà de cette dimension étymologique.

LES TRAVAUX DE MONSIEUR DERIVOIX SUR LA RESILIENCE :

- **CHEZ LES MINEURS DITS NON ACCOMPAGNES :**

Moi-même, je travaille sur la résilience depuis un certain nombre d'années et j'ai eu la chance, l'occasion de l'utiliser dans plusieurs contextes différents. Par exemple : j'ai travaillé sur la résilience de cas de femmes victimes de violences conjugales en France, vous savez des femmes qui sont maltraitées dans leur corps, dans leur psyché, dans leur identité. J'ai travaillé aussi et je travaille encore sur les mineurs dits non accompagnés, vous savez ce sont les mineurs qui subissent la traite qui sont l'origine de la traite des êtres humains, notamment en Libye mais aussi dans la société française, un peu partout dans tout leur parcours migratoire.

Alors, ce type de population est intéressant, pourquoi ?

Parce que ce sont des jeunes qui viennent d'horizons culturels différents avec des perceptions différentes de la résilience et des perceptions différentes des ressources que l'on peut mobiliser pour faire face justement à l'adversité.

- **CHEZ LES VICTIMES DU GENOCIDE AU RWANDA :**

Je travaille aussi sur le génocide, sur l'héritage traumatisant du génocide au Rwanda : les femmes qui ont été victimes de viols, plusieurs fois, par plusieurs hommes, etc., racontent leur trajectoire, racontent comment elles mettent en place des stratégies pour s'en sortir, qui mettent en évidence un certain nombre d'outils pour aider les autres personnes exposées à ces maltraitances-là, à ces traumatismes-là, de pouvoir s'en sortir.

- **LORS DE LA PANDEMIE :**

J'ai eu la chance de travailler aussi sur la résilience dans le cadre du virus Ebola au Congo, sous la pandémie de COVID 19 dont nous avons encore le souvenir.

- **SUITE A DES CATASTROPHES NATURELLES :**

Puis j'ai beaucoup travaillé sur les catastrophes naturelles, notamment à Saint-Martin et plus particulièrement en Haïti, sur le séisme du 2 janvier 2010 qui a fait beaucoup de morts. Cela m'a permis d'expérimenter la résilience au niveau épistémologique, au niveau théorique, au niveau idéologique, au niveau historique, au niveau aussi de la géopolitique de l'humanitaire. Cette question-là est très très importante, parce qu'en Haïti, ça n'a pas été facile d'utiliser ce concept puisque qu'il y a toute une partie de la population qui s'est élevée contre ce concept, ce concept venu d'ailleurs, c'est-à-dire qu'ils ont perçu ce concept comme une sorte d'injonction à être résilient, d'injonction de l'humanitaire. Ils ont préféré par exemple le concept de résistance qui est beaucoup plus en écho à l'histoire du peuple haïtien. Vous savez le peuple haïtien qui a pris son indépendance avec ce concept de résistance pour lutter contre la déshumanisation des êtres humains pour faire en sorte que l'être humain puisse retrouver sa dignité.

En Haïti, ce n'est pas tant ce concept qui a été utilisé que ceux qui l'ont utilisé pour tenter de faire taire un certain nombre de personnes. Par exemple : je me souviens quand j'ai présenté avec l'équipe sur place les quelques résultats de cette recherche, plein de résultats montraient que les enfants déscolarisés, les enfants des rues avaient un taux de résilience beaucoup plus élevé que les enfants scolarisés. Quand on a dit ces résultats, ce n'était pas entendable parce que les gens disaient : « Vous ne pouvez pas dire ça, si vous le dites, les politiques font faire moins pour les enfants défavorisés », donc le piège de la résilience amène à réfléchir sur les méthodes utilisées pour étudier cette résilience.

Mais on a dit que la pandémie nous a donné l'opportunité d'interroger le concept de résilience selon plusieurs modèles de sociétés : on a écrit avec ma collègue plusieurs articles sur quel modèle de résilience ? pour quel type de société ? dans lesquels nous nous sommes demandés si la résilience était réservée à un certain nombre de pays mal loti, mal logé, etc., pour montrer que la pandémie nous a permis de voir que nous sommes tous concernés par les questions de résilience, avec des forces réceptives dans chaque pays, et que c'est ensemble que l'on allait pouvoir avancer.

Ces différents champs, que je viens de montrer, d'étude de la résilience m'ont donc permis d'apprécier sa résonnance dans des contextes culturels différents, des populations différentes, des événements différents selon que les traumatismes soient intentionnels ou non intentionnels.

TRAUMATISMES INTENTIONNELS OU NON INTENTIONNELS :

C'est très important parce que la littérature scientifique montre que l'on se relève beaucoup plus facilement d'un traumatisme non intentionnel (catastrophe naturelle par exemple) que d'un traumatisme intentionnel d'après des êtres humaines.

Quand un être humain est en face d'un autre être humain qui lui fait violence, cette personne qui subit la violence éprouve beaucoup plus de difficultés à remonter la pente, beaucoup plus de difficultés à reconstruire quelque chose qui serait de l'ordre de la résilience. C'est pour cela que je parle d'enjeux à la fois politiques, idéologiques, épistémologiques et culturels de la résilience. Il donc très important de mettre l'accent dessus.

Vous savez que notre monde est traversé par toute une série de problématiques de violence, de traumatismes, d'identité. C'est un monde qui est traversé à la fois par des traumas intentionnels et non intentionnels, parfois les deux sont intriqués, ce qui pose justement la question de leur évaluation, qui pose la question de notre intervention sur ces questions-là.

ESCLAVAGE MODERNE :

Aujourd'hui, on parle de l'esclavage moderne, de la traite des êtres humains comme si c'était quelque chose de nouveau. Mais j'aimerais attirer votre attention sur différentes lectures que je peux faire. Par exemple : du mot « moderne » dans esclavage moderne. On peut l'entendre dans le sens d'un esclavage peu fini (je fais exprès de le dire comme ça) qui se modernise et donc avec moins de violence et moins de dégâts sur les personnes concernées. On peut entendre c'est « moderne » dans le sens de nouvelle forme d'esclavage, une forme d'esclavage déguisé tel que les parties qui sont en train de se développer à grande vitesse aujourd'hui mais avec la même violence. Et puis, on peut étudier « moderne » avec la technicité moderne scientifique (il faut avoir ça en tête) qui a tendance à mettre de côté l'humain, à le transformer en marchandise, pour justement le rendre rentable, et là, c'est toute la question de l'esclavage, toute la question de l'exploitation de l'homme par l'homme qui se pose ici.

Nous avons donc à faire à ce que j'appelle des héritages traumatiques qui continuent à traverser nos psychés collectives, nos institutions, nos psychés singulières, des héritages qui se transmettent de génération en génération, à travers les siècles. Et c'est pour cela, dans ce contexte effectivement, que le concept de résilience peut être interrogé dans toutes ses composantes, dans ce qu'elle peut apporter aujourd'hui.

CINQ SUJETS DE DEBATS :

Je vais vous présenter 5 points de débat en espérant qu'ils suscitent la réflexion :

- Le 1^{er} point de débat concerne la résilience qui, pour moi, est un concept fédérateur, qui peut être un concept rassembleur. Nous verrons à quelles conditions.
- Le 2^{ème} point de débat met l'accent sur ce que l'on entend par résilience en psychologie parce que la résilience ne concerne pas que la psychologie.
- Le 3^{ème} point, point central aujourd'hui, est la complexité de la traite des êtres humains au 21^{ème} siècle où nous verrons que ce à quoi on assiste au 21^{ème} siècle porte la trace de siècles antérieurs. C'est là aussi qu'il va être question d'interroger les héritages identitaires, qu'est-ce qui se transite, qu'est-ce qui nous parvient aujourd'hui dans ce 21^{ème} siècle traumatique.
- Le 4^{ème} point évoque la résilience transculturelle à l'échelle humaine et puis comme je travaille sur un modèle que j'appelle la clinique de la mondialité, comment elle interroge la question de la traite des êtres humains.
- Et conclure par une petite phrase que vous voyez justement dans le résumé : la résilience est un processus long et discret.

1^{er} POINT DE DISCUSSION : LA RESILIENCE COMME CONCEPT FEDERATEUR

Je disais tout à l'heure que l'on entend tout le temps parler de résilience un peu partout, mais il faut savoir que c'est un concept qui a une histoire, c'est un concept qui a traversé le temps, qui a traversé l'espace, qui a traversé plusieurs disciplines. Tout dépend de la littérature mais on peut remonter à plus ou moins loin :

- En 1626, Francis BACON parle de résilience pour parler de la manière dont l'écho rebondit.
- En 1668, c'est un philosophe qui en parle pour parler de la résilience face à la Misère.
- En 1751, Georges SAND parle de la résilience commune de l'esprit.
- En 1824, ce terme a été introduit en physique par le chercheur Thomas TREDGOLD sur la résistance des matériaux car on fait souvent le lien entre résilience des êtres humaines et résistance des matériaux. Il faut savoir la trajectoire de ce concept.
- C'est seulement en 1906 que ce mot apparaît dans la langue française
- A partir de 1942, le lien commence à se faire entre résilience et psyché traumatisée.
- Et la résilience telle qu'on la connaît aujourd'hui en psychologie date de 1952.
- Bien avant, il y avait un lien entre résilience et bois.

Vous voyez que la trajectoire de ce mot de résilience va des sciences du divin, des sciences dites dures vers les sciences humaines. C'est pour cela qu'aujourd'hui, souvent, l'on entend parler de résilience (résilience urbaine, résilience des matériaux, résilience économique, ...). C'est un concept qui donne un aspect pour tout ce qui peut marquer le sens du message. Mais c'est un concept aussi transculturel puisque, quel que soit le pays où l'on vit, que ce soit la culture dans laquelle on est, se pose la question des ressources que l'on peut mettre en avant pour faire face à l'adversité, pour faire face à un certain nombre de traumatismes. C'est une question qui est centrale dans le cas de la migration, car, dans la migration, il n'y a pas que des personnes qui migrent, il y a aussi toute leur compréhension, toute leur perception du monde : dans un contexte, on peut penser la résilience d'une certaine manière et arriver dans un autre contexte culturel, on la pense d'une autre manière même avec d'autres mots. Ceci est important pour un professionnel qui est sur le terrain d'être au fait de ces questions-là pour savoir comment intervenir.

Ce concept est aussi transdisciplinaire : je disais tout à l'heure, qu'en Haïti, on préfère parler de résistance au lieu de résilience, mais ça veut dire exactement la même chose.

Si vous parcourez un certain nombre de cultures, vous allez trouver un certain nombre de proverbes, un certain nombre d'expressions qui témoignent de la force que l'on peut avoir pour faire face à un certain nombre de choses. Par exemple : une expression créole haïtienne signifie « Vaut mieux être laid mais au moins je suis en vie ». Une autre expression dit : « Tant

que je n'ai pas la tête coupée, j'espère porter un chapeau ». Que dit-elle ? Elle veut dire que, même si on est descendu dans la misère la plus difficile, même si on est profondément traumatisé, tant que l'on respire, tant que l'on a le souffle, il y a de l'espoir.

C'est quelque chose que l'on a bien observé dans la recherche sur les catastrophes, sur le séisme en Haïti, parce que l'on a vu des personnes qui étaient démembrées, amputées et de plusieurs membres, qui arrivent à garder espoir. Parfois, les professionnels se demandaient comment les personnes faisaient pour tenir après avoir vécu tout ça. On observe là le côté interactif de la résilience : parfois, il n'y a pas que les professionnels qui amènent quelque chose à l'autre. Parfois, l'autre aussi peut nous indiquer sa théorie du soin, dont on peut tenir compte pour l'aider parce que c'est dans l'interaction que ça se passe et je reviendrais là-dessus.

Au Japon, il n'y a pas de mot pour dire la résilience. Pourtant, tout le monde sait que c'est un pays où il y a beaucoup de séismes et régulièrement. Cependant, les personnes ont une culture parasismique, ont une culture de la résilience, même dans les écoles, partout. Le mot n'existe pas mais le concept existe, l'idée existe.

Et puis, si on va dans le monde anglo-saxon, il existe plusieurs mots pour parler de résilience : il y a « resilience », « resiliency », « post traumatic growth » (la croissance post traumatique), et à chaque fois ces mots présentent des nuances différentes. Je dis ça à l'attention de toute personne qui parle de la résilience et qui lirait des choses de la littérature internationale.

En conclusion de ce premier point, pour moi, la résilience est un concept qui peut rassembler mais à conditions que l'on se donne les moyens d'interroger son parcours, sa trajectoire à travers le temps, la discipline et qui l'utilise.

2^{ème} POINT DE DISCUSSION : LA RESILIENCE EN PSYCHOLOGIE

On a souvent tendance à dire, à comparer résistance des matériaux et résilience des personnes. Mais quand on arrive en psychologie, on va mettre l'accent sur l'être humain. Et globalement, assez souvent, quand on définit la résilience, on met l'accent sur cette capacité à rebondir après un traumatisme, donc il y a une question de temporalité. Et beaucoup de chercheurs anglo-saxons et de chercheurs francophones également mettent l'accent sur l'importance de la culture, l'importance de l'environnement, l'importance des interactions avec la personne dans la résilience.

On parle de la combinaison d'aspects biologiques, socio-culturels, etc.

Il y a un autre point qui fait débat aussi dans la résilience : c'est la résilience qui crée des personnalités, la résilience comme résultat et la résilience comme processus.

La résilience comme personnalité : on part du principe qu'il y a des gens résilients et des gens qui ne le sont pas. C'est un trait de personnalité.

La résilience comme résultat : si vous intervenez auprès d'une personne traumatisée qui n'est pas résiliente justement, ce que l'on va mettre en place pour cette personne, va lui permettre de devenir résiliente. Donc, on atteint un résultat, d'où l'importance d'évaluer les dispositifs que l'on met en place, en plus d'évaluer la personne.

La résilience comme processus c'est-à-dire que rien n'est acquit. Parfois, on a l'impression d'aider quelqu'un, parfois on aide quelqu'un, on a l'impression que la personne va mieux, et quelque temps après, on a l'impression qu'elle régresse. On observe une sorte de va-et-vient.

Pour ma part, je mets beaucoup plus l'accent sur la résilience comme processus dans ma pratique de recherche, dans ma pratique clinique car, lorsque l'on est traumatisé, il faut du temps pour explorer la zone traumatisée, la zone traumatique de la psyché. Parfois, on fait des bonds en avant, des bonds en arrière, cela dépend des personnes que l'on a en face de soi, cela dépend du contexte dans lequel on évolue aussi, mais je reviendrai sur cette question de processus.

Quittons l'espace francophone pour aller dans l'espace anglo-saxon. Je disais tout à l'heure qu'il y avait 3 mots pour parler de résilience. Le premier c'est « resilience » justement, qui se rapproche de la résilience comme trait de personnalité. Dans cette approche-là, on dit que la résilience est innée. Il y a des personnes qui sont résilientes, d'autres pas c'est-à-dire qu'une personne résiliente, qui va être exposée à un trauma, ne va pas avoir de manifestations, ne va rien développer comme pathologie puisqu'elle est résiliente.

En revanche, le concept de « resiliency » veut dire que l'on développe de la résilience suite à un trauma. On n'est pas résilient au départ mais le fait d'être confronté à quelque chose déclenche la mise en route de quelque chose dans son espace psychique et dans tout son corps, pour devenir résilient.

Et puis, la troisième acception est la croissance post-traumatique c'est-à-dire la leçon apprise d'un évènement que l'on a vécu. Par exemple, on l'a beaucoup observé avec les femmes victimes de violences conjugales, ce sont des femmes qui ont été dans plusieurs situations traumatiques et qui trouvent des stratégies pour contourner tout ça.

Cette question peut paraître très théorique mais on la retrouve chez les personnes que l'on accompagne, parce que toutes les personnes que l'on accompagne ont aussi une théorie du soin.

Dans la résilience en psychologie, on parle aussi des tuteurs de résilience. Un tuteur de résilience est quelqu'un sur qui on s'appuie pour renforcer sa capacité à faire face à l'adversité, pour devenir résilient. Par exemple : les parents, des professionnels, un ami, plein de gens que l'on peut rencontrer peuvent être des tuteurs de résilience.

Il faut savoir que toute personne a des forces intérieures. Parfois, on n'a pas cette force et il faut passer par quelqu'un d'autres pour que cette force puisse se réactiver. C'est là que l'on parle de tuteur de résilience, pour aider la personne à se redresser. Nos recherches nous ont permis de mettre l'accent sur ce que l'on a proposé d'appeler des « tuteurs invisibles de résilience » : les croyances par exemple. Il y a des gens qui croient en Dieu, en la nature, etc. Certaines personnes vont interroger des gens qui sont déjà morts : dans le cas d'un mineur non accompagné qui interroge son père décédé par exemple, ou dans le cas de femmes victimes du génocide au Rwanda.

Pourquoi je parle de ces exemples ?

Si on arrive avec une certaine grille de lecture occidentale ou centrée sur cette personne, on peut

penser que ces personnes sont folles puisqu'elles parlent à des gens qui sont absents. Alors que c'est une force, et c'est pour cela que toutes ces recherches-là dans des contextes culturels différents nous ont amenés à mettre en place ces tuteurs invisibles de résilience. C'est un point très important.

Quand on est traumatisé, on peut voir aussi des cas de dépersonnalisation qui peuvent relever de la psychose, ça demande tout un tact pour savoir quand la personne délire ou fait appel à des forces qui sont pour elle culturellement valables.

Un autre point qui va vous intéresser aussi est la résilience assistée vs résilience naturelle ou spontanée : comme je vous le disais tout à l'heure, il y a la résilience comme trait de personnalité ou comme l'appelle les anglo-saxons « resilience » : des personnes qui seraient naturellement résilientes. Il y a des gens qui ont vécu des choses difficiles mais qui s'en sortent, qui trouvent des forces, parce qu'elles ont apprises pas mal de choses avant et face à ce type d'évènement traumatisant, elles trouvent de la force, elles vont de l'avant : ce que l'on a appelé tout à l'heure la croissance post-traumatique.

Mais il y en a d'autres qui ont besoin d'un tuteur, qui ont besoin de passer par quelqu'un. Lorsqu'un professionnel intervient pour mettre en place un dispositif pour aider une personne traumatisée, on va parler de la résilience assistée. J'attire l'attention sur le mot « assistée » qu'il faut entendre par le mot « assistance » et non pas « assistanat ». Pourquoi ? Parce qu'une personne traumatisée est une personne qui a été réduite à l'état d'objet. Si l'on veut faire à sa place, on tombe dans l'assistanat c'est-à-dire que l'on peut vouloir bien faire et pourtant ce que l'on fait va à l'encontre de son intention. Je parle bien d'assistance et non d'assistanat.

On rencontre souvent le cas dans les missions humanitaires. Parfois, on s'identifie à la personne que l'on veut aider et on veut tellement l'aider que l'on la transforme en objet sans que l'on s'en rende compte.

Ce cas vraiment très complexe est très important à prendre en compte dans la question des traumas.

Pour résumer, il y a donc la résilience assistée, la résilience spontanée et l'intervention de professionnels. Il y a aussi les aidants naturels. Les Canadiens sont très au point sur ces questions d'aidants naturels.

Un dernier point sur cette question : c'est la différence entre la résilience individuelle et la résilience collective. Il faut savoir que l'on peut être résilient individuellement et non collectivement et vice-versa résilient collectivement et ne pas l'être individuellement.

On l'a observé dans le cas du séisme en Haïti : des gens ont vécu le séisme, ils sont en Haïti dans une communauté, tandis qu'ils ont perdu des membres, des membres de leur famille, qu'ils devraient du point de vue de notre regard être complètement à plat, complètement anéantis, et bien non, ils s'en sortent, ils reprennent goût à la vie, ils sont bien. En revanche, on a observé que certaines de ces mêmes personnes quand elles quittent le pays, elles arrivent aux Etats-Unis, en France, etc., à ce moment-là, tout s'effondre. C'est la décompensation c'est-à-dire que le contenant culturel n'existe plus pour les porter. On a observé cela également auprès des femmes victimes du génocide au Rwanda : des femmes qui sont portés collectivement, si on les

prend individuellement elles sont complètement traumatisées. Il est important pour ces gens que l'on soit à l'écoute de leur vision du monde : l'on peut soigner des gens dans un groupe, dans une communauté et d'autres qui nécessitent une prise en charge individuelle.

Et même si on a plein d'objectifs, il est important d'être à l'écoute pour avancer au cas par cas. Il ne suffit pas de vouloir être à l'écoute de quelqu'un et de vouloir l'aider, pour l'aider vraiment. C'est très important.

3^{ème} POINT DE DISCUSSION : LA COMPLEXITE DE LA TRAITE DES ÉTRES HUMAINS

Ici on rentre dans le vif du sujet. La traite des êtres humains est un laboratoire pour expérimenter la résilience à l'échelle globale, parce qu'elle condense des traumas collectifs, des traumas individuels, des traumas actuels, des traumas actualisés, réactualisés. C'est pour cela que l'on parle de quelque chose de complexe. Le mot « complexité » vient de complexus : qui est tissé ensemble, ce qui est intriqué.

Dans ce qui est complexe et intriqué, il est difficile de séparer les éléments du système et je vous invite justement à regarder la traite des êtres humaines au 21^{ème} siècle avec dans le rétroviseur un certain nombre d'autres traites, qui nous ont marqué collectivement. C'est pour cela que je dis qu'une traite peut en cacher plusieurs autres.

Il est important d'interroger nos héritages identitaires, ce qui transite au 21^{ème} siècle à travers ces traites-là.

On peut parler de la traite des noirs, la traite atlantique, le commerce triangulaire, on est au courant de ces questions-là, et tous portent des traumas collectifs, de résilience collective qui font leur chemin dans nos psychés collectives.

La traite des noirs au 16^{ème} siècle, la traite arabo-musulmane au 5^{ème} siècle qui concernait blancs et noirs, tout le monde, on les oublie. On oublie aussi la traite des blancs, la traite des blanches entre les 14^{ème} et 18^{ème} siècles. On oublie toutes ces questions-là. Ce que j'ai envie de vous dire là, c'est que cette question de traite des êtres humains, de l'exploitation de l'homme par l'homme est quelque chose qui participe à nos histoires collectives, à nos histoires globales.

Quand je travaille sur les mineurs dits non-accompagnés, dans leur parcours quand ils passent en Libye, où ils sont vendus aux enchères en plein 21^{ème} siècle, cela peut paraître loin de nous et pourtant ils arrivent ici. Quand un jeune arrive avec ses traumas, il arrive individuellement mais il porte des traces de trauma collectif et dans les interactions avec les professionnels, il va être question de trauma que l'on appelle le traumatisme vicariant : c'est le traumatisme qui est vécu par les professionnels, c'est-à-dire que quelque chose se partage entre la personne traumatisée et le professionnel. Ça vous est déjà arrivé. Si vous êtes en contact avec des personnes traumatisées, vous pouvez commencer à avoir les mêmes symptômes que ces personnes : les cauchemars, on n'arrive pas à dormir, on est en pleine vigilance, etc. C'est ce que l'on appelle le trauma vicariant qui nécessite de l'analyse, de la pratique pour y arriver.

Je reviens à cette question de plusieurs traites (la traite des noirs, la traite arabo-musulmane, la traite des blancs, la traite intra africaine aussi) j'attire votre attention sur la nécessité de nommer ces choses-là. Je vais vous faire remarquer que dans la traite arabo-musulmane par exemple, c'est l'acteur que l'on nomme, en laissant les victimes non nommées. Dans les traites

négrière, transatlantique, la traite des blancs, la traite intra africaine, on nomme les victimes ou le trajet, mais l'acteur reste non nommé. Dans un cas, les victimes sont invisibles, dans l'autre, c'est l'acteur qui est invisible. C'est très important pour un psychologue ou pour n'importe quel professionnel de la relation, quand on intervient, de savoir de quoi on parle. Il faut savoir identifier les choses, les nommer.

La traite des êtres humains engendre des traumas sur le corps, sur la psyché. Il y a un aspect que l'on oublie souvent, c'est l'identité. Toute l'identité de la personne est ébranlée. La résilience est à penser au niveau corporel, au niveau psychologique, psychique, mais aussi au niveau identitaire. On va se poser la question : qui je suis ? qu'est-ce que je suis ? Pour l'autre qui est en face de moi, qui est l'autre ? J'aime beaucoup le dire, dans ce cas-là il faut être suffisamment déshumanisé pour déshumaniser à son tour un autre être humain, il faut être suffisamment traumatiser pour traumatiser à son tour un autre être humain. Pourquoi je dis ça ? On met l'accent sur la personne victime, mais on peut interroger l'autre être humain qui rend, qui déshumanise un autre être humain. Et là je vous cite un auteur qui s'appelle James Baldwin, écrivain afro-américain, qui a beaucoup lutté justement pour les droits des minorités, des victimes. Il dit : « pour qu'un être humain puisse mettre un aiguillon à bétail contre le sein d'une femme, c'est qu'une chose abominable lui est arrivée ». Pourquoi je dis ça ? Parce que l'ensemble de ce que je raconte là, témoigne de ce que j'appelle un traumatisme identitaire mutuel de longue durée qui fait que les personnes qui sont impliquées dans cette question-là ne savent plus qui elles sont, ne savent plus qui sont les autres. Qu'est ce qui leur prend pour regarder un autre être humain et penser que c'est un objet ?

Ce peut être une question de projection : est-ce que si je vois chez quelqu'un un objet, est ce que je suis en contact avec ma part humaine ? Est-ce que je suis en contact avec mon humanité ? C'est pour cela que je parle d'une résilience globale qui inclut victime et bourreau. Comment alors penser la question de la résilience ?

J'en arrive donc au 4^{ème} point.

4^{ème} POINT DE DISCUSSION : LA RESILIENCE TRANSCUTURELLE A L'ECHELLE HUMAINE

Pourquoi transculturelle ? Parce que cette traite résonne comme je viens de le dire avec les autres traites des siècles derniers, qui ont concerné des peuples et des populations du monde entier. Ces traites ont laissé des séquelles traumatisques dans la psyché collective. Il faut se demander pourquoi ces pratiques se perpétuent, pourquoi ces pratiques continuent de génération en génération. C'est pour ça que je parle de cette nécessité d'interroger les héritages traumatisques. Par exemple : en Haïti, il y a un phénomène que l'on appelle « reste-avec » des enfants domestiques, des enfants placés en domesticité qui font l'objet de violences dans les familles et ce sont des restes de l'esclavage, qui sont justement inculqués dans la psyché de la mentalité collective et qui participent aussi à ce que l'on pourrait appeler l'esclavage moderne. Alors bien entendu, il y a toute une série de pratiques, il y a des gens qui traitent bien les enfants et d'autres qui les traitent moins bien, mais avec la même violence, avec la même non-considération de leur statut d'être humain avec le même processus de déshumanisation. On rencontre ce même phénomène aussi en France, avec justement toute cette question qui nous intéresse là : des personnes qui sont embrigadées dans cette traite d'exploitation sexuelle, qui sont déshumanisées.

Comment en est-on arrivé à enlever sa part d'humanité à l'autre semblable ? Cette question m'intéresse souvent beaucoup sur le plan de mes recherches et de ma pratique. Maintenant, pourquoi à l'échelle humaine ? Et là, j'arrive justement pour vous faire part de ma contribution,

de ce que je propose dans la définition de la résilience : comme nous l'avons vu, c'est un concept qui a voyagé à travers plusieurs disciplines (sciences dures, sciences du divin). Transposé en sciences humaines, je pense qu'il faut mettre l'humain au cœur de la chose car c'est l'humain qui est affecté. Si dans la résistance des matériaux, on va se pencher sur la question comment un métal reprend sa forme initiale, on sait très bien, même les physiciens le disent, qu'un métal ne reprend jamais sa forme initiale. Effectivement, c'est un leurre, donc encore moins pour un être humain qui est tout le temps en évolution. Donc je mets l'accent justement sur cet être humain, qui n'est humain que parce qu'il est en relation avec un autre être humain, et toujours et constamment en transformation. Donc, si l'échelle humaine inclut toute l'humanité entière, tous les traumatismes de l'humanité appellent à une résilience à la hauteur de l'humanité. C'est pour cela que c'est important d'intervenir, comme je le disais, sur les victimes dont l'humanité est bafouée, mais aussi intervenir sur les bourreaux qui souffrent aussi dans leur humanité. Il faut être suffisamment déshumanisé pour déshumaniser à son tour. Le défi n'est pas simple du tout.

J'arrive justement au cadre global que je propose pour comprendre tout ça et que j'appelle « clinique de la mondialité » : c'est un paradis qui met l'accent sur la façon dont on vit ensemble, avec soi-même pour mieux vivre ensemble avec les autres. C'est un modèle qui met en parallèle la mondialisation capitaliste et financière, qui a tendance à réduire les gens à de la marchandise, et la question de la mondialité qui met l'humanité au cœur de nos sociétés. Dans ce modèle-là, on n'oppose pas les bourreaux et les victimes puisque les deux ont besoin de soins, les deux ont besoin de la considération. Soigner une victime, c'est travailler à l'aider à trouver son humanité. Soigner un bourreau, c'est aussi travailler, l'aider à retrouver son humanité.

Cela ne veut pas dire qu'elle ne doit pas répondre pénallement de cet acte, au contraire purger sa peine participe de la réhumanisation des personnes concernées. Et je vous dis souvent que ce n'est pas en clivant le problème que ça va se résoudre. Soigner une victime, soigner un bourreau, c'est interroger en même temps les héritages identitaires traumatiques dans leur façon de se penser et de se positionner dans le monde. Il est important aussi de ne pas réduire la victime, ni le bourreau à son statut de victime, ni à son statut de bourreau. Essayer d'interroger, même si ce n'est pas facile, ce qui reste d'humain chez eux parce que la résilience participe à cela, aller interroger ce qui reste comme énergie disponible chez la personne pour l'aider à remonter.

Un autre aspect dans cette clinique de la mondialité que je résume en 5 questions :

- Que suis-je parmi les êtres vivants ?
- Qui suis-je ?
- Où suis-je ? : tout dépend de l'endroit où on est. On ne va pas se penser de la même manière, on ne va pas se positionner de la même manière.
- Mais j'attire votre attention sur le quand suis-je ? car ça fait intervenir toute la question des héritages identitaires. Si je resitue tout ça dans la thématique qui nous intéresse, c'est l'occasion de se demander de quelle autre traite hérite la traite des êtres humains au 21^{ème} siècle ? Par exemple : de quoi héritent les personnes qui traitent d'autres êtres humains comme de la marchandise.

Ce sont des questions de fond, comme je vous le disais tout à l'heure, le traumatisme affecte le corps, affecte la psyché, mais aussi l'identité. Il s'agit de savoir ce que l'on est, ce qu'est l'autre pour soi. C'est pour cela que je pose la clinique de la mondialité comme une clinique de la résilience à l'échelle humaine et qui m'amène à proposer une définition complémentaire de la résilience comme étant une capacité à maintenir intact son humanité et celle de l'autre, en dépit des adversités développementales, environnementales ou événementielles. Pourquoi ? Tout simplement parce que nous sommes tous des êtres humains. Nous sommes tous des interhumains. Un être humain n'existe pas en dehors d'un autre être humain qui le considère comme tel. Ça, c'est quelque chose qui est au cœur de la question de la traite des êtres humains.

Pour conclure, il ne faut pas oublier que le traumatisme mutile l'identité, déshumanise et que nous avons à mettre la focale sur ce qu'est un être vivant, un être humain parmi les êtres vivants, pour essayer de prendre la question à la base et ne pas tomber dans ce que j'ai appelé en introduction une résilience de façade. Il faut interroger la chose en profondeur.

La résilience est un processus long et discret. Il n'y a pas d'injonction à un résilient. On n'est pas résilient sur commande. Encore une fois, il faut interroger qui parle de cette résilience ? pour qui ? à quelle fin ?

En Haïti, on se dit parfois ils sont résilients ceux-là. Voilà on ferme les yeux. S'ils sont résilients, ils n'ont qu'à se résilier tout seul. C'est donc pour cela que cette notion de résilience, il faut l'interroger dans toutes ses composantes. C'est un processus bio-psychosocio-culturel et spirituel.

Vous savez qu'entre le moment où vous avez commencé à m'écouter et maintenant vous n'êtes plus les mêmes. Vous le saviez ou pas ? Biologiquement, on change tout le temps. Spirituellement et psychiquement, vous changez aussi puisque l'on ne se connaît pas. Le fait pour moi d'être en interaction avec vous, je fais partie de vous, vous faites partie de moi. Ce sont des choses que l'on ne voit pas à l'œil nu, mais qui nous constituent. Il faut le savoir. Au niveau culturel, au niveau spirituel, c'est encore beaucoup plus subtil. Ce sont des choses qui sont discrètes. La résilience doit être pensée à tous ces niveaux-là, et c'est long et c'est discret.

Et là je fais appel à un petit ouvrage de Michel SERRES qui s'appelle « C'était mieux avant » mais de manière ironique car ce qu'il défend dans l'ouvrage, c'est que ce n'était pas mieux avant. Justement, on a tendance aujourd'hui à dire que c'est pire mais il est important de mettre l'accent sur le fait qu'autrefois c'était pire. Autrefois, par exemple dans ce qu'il dit, on ne pouvait pas parler d'un viol. C'était tabou. Maintenant, on en parle. Il y a un certain nombre de crimes, il y a un certain nombre de formes d'esclavage dont on ne pouvait pas parler. Aujourd'hui, on peut en parler. Je dis ça parce que la résilience consiste justement à prendre le train en marche de ce qui était fait avant. Il est vrai qu'il faut interroger la mémoire traumatique mais interroger aussi la mémoire résiliente sur ce qui a été fait de bon parce que nous sommes tous les maillons d'une chaîne. Il y a des gens qui ont travaillé avant nous, on ne peut pas faire comme si rien n'a été fait. C'est cela la résilience humaine à l'échelle globale, c'est pour cela que j'avais développé cette notion que j'appelle l'après coup de la résilience. On met souvent l'accent sur l'après coup du trauma. Par exemple : quelqu'un qui a vécu des traumas dans l'enfance, dans l'adolescence, une fois arrivé à l'adolescence, la personne peut faire face à une situation qui réactive les traumas anciens. C'est ce que l'on appelle l'après coup. J'ai mis en avant l'après coup de la résilience pour dire que, très souvent, nous avons connu des bonnes

expériences dans nos vies, mais il y a eu un événement perturbateur qui justement vient faire écran et on oublie tout ce que l'on a vécu de bon. Or, il faut aller chercher ce que l'on a vécu de bon pour continuer et j'invite tout le temps à explorer la mémoire résiliente au niveau individuel et au niveau collectif pour pouvoir avancer. Quand on regarde les progrès qui sont déjà réalisés, il faut continuer à aller de l'avant, il faut mobiliser les forces où qu'elles soient dans l'histoire de la mémoire traumatique comme de la mémoire résiliente, dans des associations aussi comme la vôtre qui essayent en tout cas de mettre l'humain au cœur de nos sociétés mondialisées.

Et là, je termine avec une pensée d'un philosophe qui s'appelle Nicolas GRIMALDI qui a pensé la question de l'inhumain au cœur même de l'humain. C'est une pensée qui reflète ce que je pense de la résilience à l'échelle globale. Il dit : « L'humanité consiste à porter la vie des autres comme une partie de la sienne et à leur communiquer la sienne comme une partie de la leur ». Il semble que c'est ce travail que vous essayez de faire et c'est par cela que je voulais terminer.

Territoires de l'accompagnement :investissement, altérité et restauration du lien

Intervenante : Nagham HRIECH WAHABI Psychologue - spécialiste de la traite des êtres humains

Effectivement lorsqu'il a été question de ce séminaire, les questions de la restauration du lien et de la résilience se sont posées. Dans ma pratique, ayant une longue pratique avec les victimes de traite des êtres humains, des enfants comme les adultes et toute forme de traite, c'est vrai que l'on est tout le temps convoqué sur ces questions, ces questions de lien, ces questions de l'altérité, à la fois de la place des victimes mais aussi beaucoup de notre place, ce que ça vient susciter chez nous, ce que ça vient interroger ; les injonctions face auxquelles on est contraint aussi dans nos fonds de mission et ce qui m'est venu finalement dans la réflexion sur cette intervention, c'est la question des territoires.

Alors au départ, la question des territoires c'était davantage la question de comment est-ce que, psychiquement, on va aménager des territoires ?

LES TERRITOIRES PSYCHIQUES :

Il y a un des aspects que j'ai trouvé pertinents, comme support d'échange aujourd'hui avec vous, c'est la question des territoires. J'envisageais cette question au travers des territoires psychiques et comment est-ce qu'une personne victime, dans ce processus de résilience, dans ce processus de reconstruction, d'accompagnement, comment elle arrive à aménager différents territoires indépendamment de ce qu'elle a vécu et indépendamment du lieu dans lequel elle se trouve et de l'exil forcé parfois pour certaines des victimes que nous accueillons.

LA MALLEABILITE DU CADRE D'INTERVENTION :

Et puis finalement, cette question du territoire s'est avérée aussi intéressante à mon sens dans nos pratiques, dans la mesure où c'est à la fois un espace qui n'est pas forcément très clairement délimité. C'est un peu à l'image de nos pratiques, c'est à dire que l'on a un cadre de référence, que l'on a des missions très précises mais il y a également face au public que l'on accueille cette nécessité qui est cette malléabilité du cadre : on est un peu aux frontières, on est un peu contraint.

REINVENTER NOTRE TERRITOIRE D'INTERVENTION :

Il faut constamment dépasser un peu les limites, parfois réinventer ce qu'est notre territoire d'intervention, avec toujours cette assignation : à quelle place est-ce que l'on est attendu ? A quelle place est-ce que l'on doit être ? Quelles sont nos missions dans le cadre de nos pratiques professionnelles et dans le cadre du territoire sur lequel on intervient ?

Clairement, les politiques qui peuvent être mises en place à Marseille, où je suis, ne sont pas forcément les mêmes que celles qui vont être pensées et les dispositifs existants qui ne vont

pas être pensés comme dans le Nord de la France, dans le sud-ouest ou encore ailleurs. Donc chacun doit conjuguer avec cette territorialité et les spécificités de cette territorialité.

ETYMOLOGIE :

Etymologiquement, le territoire est en lien avec « *terrer* » », « *terra* », donc à la fois la terre où l'on va s'ancrer, ce qui va être défini sur une carte, d'un point de vue purement géographique, une cartographie des territoires, mais également, on l'entend beaucoup dans le discours, on ne parle plus forcément de région maintenant on parle beaucoup de territoire avec cette étrangeté que pourraient revêtir certains territoires.

Dans l'étymologie « *terrer* », « *terra* », on a à la fois une double dimension : le fait de mettre, dans l'agriculture, de nouveau de la terre sur une plante, au pied de quelque chose déjà existant, donc ce renouvellement de la terre. Et puis, on a aussi « *terrer* » : le fait de se cacher, de creuser pour se cacher, pour trouver un refuge.

LE TERRITOIRE COMME CARREFOUR DES POSSIBILITES :

Il m'a semblé intéressant au regard des situations que l'on accompagne et des personnes que nous accompagnons, des personnes victimes de faits, cette question du territoire. Finalement, elle est vraiment au carrefour de cette nécessité de trouver un nouvel espace où on peut aménager une nouvelle vie, car c'est quand même, à la base pour beaucoup de victimes de traite, quelles que soient les modalités de l'exploitation, bien souvent le fait de partir psychiquement d'un espace, d'une vie, où matériellement, politiquement, les choses étaient compliquées et d'aller vers quelque chose qui serait du mieux avec la mauvaise rencontre au moment de l'exploitation qui va venir entraver ce souhait d'une vie meilleure, qui va paradoxalement permettre aussi parfois que des choses puissent se construire dans un autre espace, qui va permettre une protection qui n'aurait peut-être pas été possible du point de départ.

Et finalement, dans ce carrefour-là, on a ce territoire, cet ancrage que l'on va essayer de rendre possible dans un autre espace où psychiquement, on va essayer de créer de nouvelles choses. On est justement sur cette nouveauté : venir renouveler dans les rencontres, dans les possibilités, dans la protection qu'elle soit administrative, juridique, que ce soit dans les rencontres avec les professionnels, que ce soit dans les rencontres avec la communauté des pairs, ce nouveau terreau sur lequel on va pouvoir continuer à se construire.

LA DIMENSION DU REFUGE :

Et puis on a aussi cette dimension du refuge que l'on va proposer, c'est aussi le sens du dispositif ac.se, c'est de proposer un accueil sécurisant, un accueil suffisamment contenant pour que la personne puisse justement se poser, s'inscrire, s'ancrer à la fois administrativement, psychiquement, affectivement. Toutes ces dimensions-là sont vraiment présentes dans la notion de territorialité.

LA RELATION D'EMPRISE :

Sur le sujet qui nous intéresse, la question du territoire est aussi en lien avec la relation d'emprise. L'emprise, c'est le fait de priver quelqu'un, d'annexer justement le territoire de quelqu'un. Là encore étymologiquement, l'emprise, c'était vraiment le fait d'aller prendre une terre à quelqu'un.

Dans les relations d'emprise que l'on peut rencontrer dans les situations de traite des êtres humains, on est sur cette ingérence psychique chez la victime. Dans la relation d'emprise, c'est important de l'entendre comme une relation et pas juste comme un navire où il y aurait une personne qui serait sous emprise, pour nous aider à comprendre comment s'est construite l'emprise, comment on peut donner les outils à la personne pour qu'elle se « déemprise » d'une certaine manière, de réfléchir à cette altérité justement : qu'est ce qui a permis dans l'intersubjectivité que la relation d'emprise s'installe ? Et qu'est-ce qui permet qu'elle puisse, dans d'autres relations de nouveau se réinstaller ?

On est dans un schéma qui concerne les victimes de traite, mais d'autres formes de relations, que ce soit dans les violences conjugales, que ce soit dans les violences au travail. Tous les champs où la question de l'emprise peut se poser est à mon sens pertinent à penser du côté de la collation d'emprise, de manière à pouvoir aussi accompagner la personne pour essayer de mettre en avant d'autres stratégies de relations à l'autre, qui laisseraient de moins de moins de place à la dimension de l'emprise, avec tout ce que l'on sait de l'emprise sur la manière dont ça va venir petit à petit déshumaniser, entraver la capacité de discernement, entraver même le désir et assujettir la personne et la réduire à l'état d'objet, ce qui est clairement présent dans les situations de traite des êtres humains.

Cette question nous importe aussi dans le cadre du dispositif ac.se, dans la mesure où cette mise à l'abri, elle se fait souvent avec un déplacement géographique. Finalement, j'ai moi-même orienter des personnes vers le dispositif ac.se et rencontrer des professionnels qui portaient, qui faisaient vivre ce dispositif. Et on va reprendre l'étape finalement de l'inclusion dans le dispositif.

LE DISPOSITIF AC.SE :

La première étape, c'est une identification.

A quel moment va-t-on définir que la personne que l'on rencontre est une personne victime de traite ? Pour se faire, chacun a ses outils. Globalement, on est un peu tous sur la même base, qui est le cadre légal et les textes de loi qui vont définir ce qu'est la traite des êtres humains et on va au fil de l'accueil, du récit de la personne, extraire les éléments qui vont nous permettre d'évaluer dans ce récit là, dans ce scénario de vie là, quels sont les éléments constitutifs de la traite des êtres humains.

Donc, dans ce récit, on est déjà dans la convocation du territoire d'une certaine manière. De quelle place est-ce que l'on va parler ? De quelle place est-ce que la personne victime va parler ? Et ce premier nouage vient inaugurer la relation, la rencontre avec la personne victime et son inclusion ou non dans le dispositif. Chaque structure aura là encore ces outils : ça peut être un formulaire un peu strict, ça peut être un entretien plus informel où il va y avoir des

informations. Quoi qu'il en soit, certaines informations vont être demandées, comme l'identité de la personne, comme le lieu d'exploitation, une cartographie de qui est la personne et qu'est ce qui va constituer son exploitation.

Une des premières questions que l'on va poser, c'est la question de l'identité. Qui est la personne ? Et la question de l'identité, c'est une question cruciale quand on parle de l'altérité, là encore, c'est de quelle place est-ce qu'on rend compte ? de quelle place est-ce que on va s'adresser à l'autre ? Si tant est que l'on soit en posture de s'adresser à l'autre parce que psychiquement, parfois les failles narcissiques, les assises narcissiques ont été tellement attaqués que la personne n'est plus en mesure de s'adresser à l'autre. En tout cas, elle va s'exprimer mais psychiquement, elle sera plus enclue à raconter les choses un peu comme un film, un déroulé, parfois de manière éclatée, aussi un peu morcelée et pas forcément dans un récit clairement incarné, construit avec une temporalité claire. Et ça pose parfois d'ailleurs des difficultés dans la compréhension du récit de la personne, et je dirais même plus loin dans la crédibilité du récit de la personne face à des instances qui sont en attente d'un récit construit, de tous les éléments de détails avec une chronologie très claire et qui ne soit pas en contradiction. Effectivement, cette question de la place à laquelle la personne va s'intéresser, elle est importante.

Prenons l'exemple du nom, de l'identité de la personne. On le sait, suivant les différentes cultures à travers le monde, le nom, l'identité n'ont pas du tout la même place. Au-delà de l'arsenal administratif, d'état civil de chaque pays, la manière dont on va demander à quelqu'un qui il est, comment il s'appelle et la manière dont cette personne va répondre, montre que l'identité est clairement ancrée dans une histoire culturelle, dans une histoire familiale. Parfois il y a des confusions entre le nom et le prénom, parfois dans l'identité, le nom de famille va être « je suis le fils de », parfois le nom de famille va être genre, c'est-à-dire que la terminaison va être en fonction de si c'est un homme ou une femme. Le nom de famille peut être aussi le prénom du père. C'est extrêmement complexe et quand on va demander à la personne comment elle s'appelle, elle va nous donner un nom qui n'est pas forcément celui qu'on lira quand on aura accès à l'acte de naissance officiel quelques mois plus tard. On peut être surpris de voir que finalement l'identité n'est pas tout à fait la même que celle qui nous avait été présentée. Et il ne s'agit pas d'usurpation d'identité. Il s'agit vraiment d'une manière de présenter, d'une manière de s'ancrer dans une histoire, qui est celle que la personne a développée au-delà de toute intention de mentir sur sa véritable identité et cet aspect-là me semble important parce que c'est dans cette histoire-là que la personne nous raconte aussi, d'où elle vient, qui elle est.

Je vous invite à ce propos à lire le livre d'Éric ORSENNA, *MADAME BÄ*. C'est un livre qui date un petit peu. Madame BÄ écrit au Président de la République, je crois que c'est François MITTERAND à l'époque, pour demander un visa pour venir en France, parce que l'ordre du football a englouti son fils. On est sur une histoire d'immigration à des fins d'aller jouer au football en Europe et Madame BÄ va faire cette demande et le livre d'Éric ORSENNA est construit en fait, selon le formulaire de l'époque de demande de visa. Donc chaque chapitre comprend le nom, l'identité, la date de naissance, le lieu de naissance et chaque chapitre va se décliner dans l'histoire. Madame BÄ va expliquer comment elle a été conçue, elle va parler de ses parents, elle va parler du fleuve, elle va parler de son nom, pourquoi elle a été nommée comme ça, comment sont nommés les autres membres de sa famille, donc on a vraiment tout sur ce qui fait la personne, qui es-tu ? Finalement, il ne s'agit pas juste d'un nom, d'un prénom. Il y a quelque chose qui va se tisser psychiquement, qui est beaucoup plus archaïque, plus ancré et qui dans la situation de traite est bien souvent attaqué.

On risque parfois de priver la personne de son inclusion dans la communauté des semblables, dans la communauté des humains. Il y a un processus que l'on pourrait appeler la nomination. C'est LACAN qui parlait de nomination comme inclusion dans la communauté des humains et dans la traite des êtres humains bien souvent, on a des processus d'« annomination » dans la mesure où l'exploiteur, par nécessité, va priver la personne de son nom et de son prénom, de ce qui la rattache à son histoire, à son historicisation, à ce qui la rattache à ses origines, à sa filiation. Dans ce processus-là, on va vraiment venir attaquer la filiation, on va vraiment revenir attaquer la personne dans cette sécurité qu'il y a à appartenir, à venir de quelque part et dans ce processus, la nomination a de nombreux exemples. Il y a quelque chose à la fois du côté de la paix et à la fois du côté de la nécessité de recréer quelque chose d'une histoire.

EXEMPLE D'UNE JEUNE FILLE MAROCAINE :

Je pense à une jeune fille marocaine qui, à l'adolescence, avait fui un mariage forcé et une proche lui avait proposé alors qu'elle venait en vacances au Maroc de l'aider à s'enfuir avec la complicité de la mère de cette jeune fille. C'est une situation qui date de quelques années, quand il était encore possible et plus facilement on va dire qu'aujourd'hui de franchir la frontière terrestre avec des passeports avec la photo de quelqu'un d'autre. En l'occurrence, c'était un passeport avec la photo d'une adolescente qui avait des cheveux plus courts que cette jeune fille. Arrivée pas très loin de la frontière en voiture, la dame qui la faisait venir, sort une paire de ciseaux et lui dit : « sort de la voiture, mets la tête en bas », et elle lui coupe les cheveux. Lorsque cette jeune femme que j'avais rencontrée après son arrivée en France fait le récit de cette traversée, de cet exil forcé qui devait être salvateur et qui s'est avéré être destructeur. Dans ce récit de la traversée du passage de la frontière, ce qui est ressorti, ce n'était pas tellement le passeport, les informations du passeport, est-ce que c'était son âge, pas son âge, elle se remémore l'identité qu'elle avait dû apprendre par cœur et les quelques mots en espagnol qu'elle avait dû apprendre par cœur là encore, ce qui a été éprouvant pour elle, c'était de perdre ses cheveux, que ses cheveux soient laissés là-bas, elle était même prête à retourner là-bas pour reprendre ses mèches de cheveux qui avaient été coupées et ce qu'elle nous disait, c'était que ses cheveux, c'était son lien à sa mère. Dans leurs moments de complicité, dans un environnement très patriarchal, traditionnel, voire archaïque où la femme, tout du moins dans le cadre de cette famille-là, n'était pas vraiment considérée comme un sujet, avec beaucoup de violence de la part du père, et bien, ce moment-là était un moment de sécurité, être au pied de sa mère qui lui brossait les cheveux, qui lui battait les cheveux. Et c'est vraiment pour elle le moment le plus traumatisque de son parcours alors qu'il y a eu des moments extrêmement traumatiques par la suite. Mais celui-là, c'est celui dont elle dit qu'elle ne se remettra jamais, que cette perte-là, au-delà de la perte réelle des cheveux qui ont été coupés, il y a vraiment cette perte du lien à la mère, il y a quelque chose qui a été détruit à ce moment-là.

LE PROCESSUS D'ANNOMINATION :

Ce qui est intéressant, c'est de voir que finalement, dans ce processus d'« annomination », on n'est pas juste dans un passeport avec une identité qui a été changée, on est vraiment dans un déplacement forcé, dans un exil forcé d'une personne d'un territoire à un autre, à la fois géographique et à la fois psychique. A partir de ce moment-là et pendant des années, cette jeune fille n'a plus jamais été appelée par son vrai prénom.

Et dans le travail que l'on peut mener justement, pour restaurer cette altérité puisque l'altérité avec une personne qui elle-même n'est plus dans ses assises identitaires, c'est extrêmement compliqué de travailler sur ce que l'on pourrait presque appeler un précepte, sauf que ce que la personne a dû mettre en œuvre pour survivre, tout ce qu'elle a dû construire, une autre réalité, une autre histoire qui n'est pas la sienne, qui lui a été soufflée, qu'elle-même a inventée parce que cette histoire-là était peut-être celle qui allait la sauver davantage. Comment nous, on peut faire face à cette rencontre ? Comment est-ce que l'on peut se positionner à la fois dans les inventions qui sont les nôtres parce que, pour pouvoir protéger la personne sur le long terme, il faut aussi que l'on ait des éléments factuels et des éléments qui puissent être vérifiables. Si on travaille autour d'une identité qui n'est pas l'identité de la personne, le jour où les démarches vont avoir lieu auprès de la préfecture, il est évident que l'on ne pourra pas venir expliquer l'histoire de... psychiquement elle a investi cette filiation parce que.... Non. On aura un acte de naissance avec un nom et il faut que la personne en face puisse coller à cette identité assignée et cette identité qui est attendue. On a donc vraiment cette injonction constante pour ces victimes, mais pour nous dans nos pratiques.

MALLEABILITE ET DYNAMIQUE PSYCHIQUE :

Dans l'accueil du récit, de tous ces retours que l'on demande aux personnes, il y a cette nécessité de malléabilité et cette nécessité, justement, de dynamique psychique. Et ce n'est pas toujours évident parce que les personnes sont largement éprouvées parce que l'on a de l'injonction au témoignage où l'on va devoir parfois revenir sur des événements qui se sont produits cinq ans en arrière. Quand on va demander à des jeunes femmes : est-ce que vous savez où vous vous situiez il y a 5 ans en Italie ? Elles vont donner un endroit vaguement. Mais je pense que personne parmi nous serait en mesure de dire dans quelle rue d'Italie, qui plus est lorsque ce n'est pas votre pays, votre langue maternelle, votre univers de sens, de langage et avec le contexte extrêmement traumatique de l'exploitation sexuelle, des violences, de l'exil, bien entendu en mesure de répondre, ça se comprend tout à fait. Il est donc important d'avoir en tête que c'est un exil forcé.

Finalement, dans cette première rencontre inaugurale, on peut dire, parfois, réactualiser cette rencontre inaugurale avec l'exploiteur, je disais que cette question du nom peut venir renvoyer à la question de la nomination, de cette exclusion de la communauté des humains et de cette nécessité finalement pour le sujet, de devoir rebricoler, reconstruire une construction identitaire, qui peut être attaquée à tout moment. Et dans cette fragilité-là, les différents dispositifs et les différents processus qui peuvent être mis en place et dans le cas du dispositif ac.se, cette mise à l'abri va aussi être en lien avec encore un déplacement géographique. Ce déplacement, en train souvent, m'a toujours interrogé : qu'est-ce qui se jouait pour ces victimes dans ce voyage-là ? On peut avoir une connaissance partielle, vous et moi, de la géographie du territoire français mais pour les personnes qui n'ont pas eu à apprendre ces différentes villes et je suis pas certaine que vous et moi, nous sachions exactement où se situent toutes les villes de France et bien parler de Toulouse, Paris, Rennes, Nancy, Grenoble, parler des villes qui parfois n'évoquent rien pour ces personnes et où il y a eu malgré tout, malgré les violences, malgré l'exploitation forcée, il y a eu quelque chose qui a pu se créer, un nouage, un tissage dans l'altérité, dans le lieu d'exploitation et accompagner finalement ce nouveau départ, ce déplacement : qu'est-ce qui se passe pour ces personnes pendant ce voyage ? C'est peut-être aussi un des points sur lequel on pourrait les amener à travailler, à réfléchir lorsque l'on va les accueillir et essayer peut-être de repenser cette cartographie comme on a pu le faire dans l'accueil du récit. Parfois, on va demander aussi le parcours migratoire et bien repensez du

départ, du lieu vraiment d'origine, ce parcours migratoire, en tenant compte aussi de ce trajet entre le lieu où la personne a pu être identifiée et la proposition de protection. Et aussi le voyage en train ou psychiquement Il se passe aussi des choses, pendant lequel il peut y avoir des angoisses, des fantasmes, ce paysage qui défile, ce stress que les contrôleurs passent, tout un arsenal émotionnel, affectif, intellectuel, qui va aussi se déployer pendant ce temps de voyage d'un point vers l'autre. Et il y a l'arrivée dans le lieu, l'arrivée dans cette terre inconnue, dans ce territoire où là encore, il va falloir se réadapter à un langage, à un univers de sens, à des codes, à un règlement. Un certain nombre de choses qui va aussi devoir être intégré par la personne avec là encore toujours, des fragilités narcissiques, des défenses qui ont pu être mises en œuvre, avec aussi cette résonance de l'accueil de l'hospitalité dans un contexte, on le sait, en Europe, où la question de l'hospitalité est vraiment une problématique cruciale, notamment dans l'accueil des migrants.

Comment on va accueillir ? Comment on va proposer un refuge à la personne ? Là aussi, cet accueil-là est important car il vient raisonner aussi avec toutes les failles que la personne a pu éprouver pendant son exploitation avant et même après. Ce n'est pas parce que la personne est dans une situation qui nous semble être plus sûre que psychiquement, il va y avoir forcément ce mouvement vers une sécurisation psychique. Dans quel lieu est-ce qu'elle va vivre ? Pour certaines personnes, il est extrêmement angoissant, quand elles arrivent dans des foyers, d'être dans une chambre seule : pour certaines, elles n'ont jamais éprouvé le fait d'être dans une chambre seule, de se retrouver face à elle, être dans l'intime parce que l'intime a été altéré, l'intime a été empêché pendant toutes les années d'exploitation.

Comment occuper l'espace ? Comment faire physiquement pour se positionner dans l'espace ?

Parfois, certaines personnes ont pu me raconter qu'elles préféraient dormir par terre ou sous le lit ou qu'elles avaient besoin de vérifier chaque recoin de la chambre où elles étaient parce qu'il y avait des réminiscences de souvenirs, parce qu'il y avait cette crainte d'être effractées, toutes ces craintes qui ont pu avoir été mise en œuvre pendant la période d'exploitation. Et tout ça, ce sont des choses à avoir en tête, à mettre au travail parce que la question de l'altérité, la question de la reconstruction, la question de la restauration du lien sont forcément en lien avec l'avant, dans les constructions identitaires, dans le tissage de la relation à l'autre dans les premières années de la vie et pas nécessairement avec ses parents biologiques. C'est tout l'environnement, toute la constellation de sujets qui comptent psychiquement. On peut aussi se construire avec du fantasme, avec de l'imaginaire et même dans des situations d'extrême violence, les sujets ont encore cette capacité de dynamique psychique à construire, à tisser des liens, à nouer. Et c'est vraiment dans ce nouage, dans ces passerelles que l'on est constamment en train de bricoler pour s'inscrire, nous-mêmes en tant que professionnels, aménager de nouveaux dispositifs, faire preuve de créativité là où parfois on est face à des personnes qui vont être dans un certain immobilisme. Psychiquement, on n'a l'impression que les personnes n'y arrivent pas, que les personnes victimes voudraient rester dans cet immobilisme du foyer, de la chambre, de cet espace qui les sécurise. Pourquoi ? Parce qu'au moins elles ont le contrôle sur cet espace et peuvent décider de qui peut entrer ou pas dans cet espace et s'extraire de cet espace-là car c'est prendre le risque d'aller à la rencontre, c'est prendre le risque de faire de nouveau des mauvaises rencontres.

LE RÔLE DU GROUPE DANS LA RESTAURATION DU LIEN :

Dans la restauration du lien, le groupe est très important, à la fois pour son portage narcissique, pour la rencontre, mais aussi dans ce qui peut venir renvoyer, requestionner constamment sur qui je suis. S'autoriser aussi à renouer avec cette histoire-là, qui peut être d'autant plus douloureuse que la personne n'aura plus de nouvelles avec ses proches, qu'elle aura parfois aussi été exclue du groupe familial ou de la communauté, parce qu'il y a cette honte d'avoir été victime, parce qu'il y a la honte de l'exploitation, que ce soit dans l'exploitation sexuelle, que ce soit dans la servitude domestique, que ce soit dans le travail agricole. Il y a vraiment cette honte d'avoir été faible pour certaines personnes dans leur discours : j'ai été faible, je n'ai pas su me défendre, c'est de ma faute ce qu'il m'arrive. Et cette restauration, cet accompagnement vers un regain de cette estime de soi, de cette prise de parole, d'être sujet et de s'autoriser à être au même niveau que les autres, c'est un travail extrêmement long et coûteux.

Pour terminer, je dirais que, quelles que soient nos pratiques, le sens de l'accompagnement est aussi d'accompagner la personne dans cette prise de parole, dans cette restauration du désir de s'adresser à l'autre, du désir de la rencontre avec l'autre. Si je devais fixer un point d'objectif qui, par rapport à où on veut amener la personne, parce que l'on veut forcément l'amener quelque part, après ce n'est pas une injonction d'aller à tel endroit, mais dans mon idée, le passage de raconter à se raconter est primordial car il y a, dans le fait de se raconter, les prémisses d'une réinscription dans le maillage social, un ré-historicisation. Dans ce récit où l'on remet de la temporalité là où le traumatisme avait complètement gommé toute cette possibilité de s'inscrire dans un espace et dans une temporalité.

Pair-aidance et mobilisation collective :

Comment prendre part ?

Agir, militéret travailler à la MIST

Intervenantes : Flora ENIFO et Elodie APARD

Nous avons l'honneur d'accueillir cet après-midi nos collègues de la MIST (Mission d'Intervention et de Sensibilisation contre la Traite des êtres humains), représentée aujourd'hui par Madame Flora ENIFO, qui est membre fondatrice de la MIST, où elle est community organizer. Elle anime la communauté de l'association. Elle intervient également auprès de victimes comme pair-aidante pour les soutenir dans l'accès et au droit, notamment auprès des personnes qui intègrent le dispositif ACCES. Elle a elle-même été bénéficiaire du dispositif en 2012 et en ce moment, elle est porte-parole de la MIST et participe à ce titre aux réunions d'élaboration du 3^{ème} plan national de lutte contre la traite.

Nous avons également Madame Elodie APARD qui est membre du Conseil d'administration de la MIST. Elle est chargée de recherche pour l'Institut de recherche pour le développement à l'URMIS, Unité de Recherche Migration et Société à l'Université Paris Cité. Elle a également dirigé pendant 10 ans l'Institut Français de Recherche en Afrique, au Nigeria, dans la ville d'Ibadan, où elle a coordonné plusieurs programmes de recherche collective sur la traite.

Leur intervention portera sur la méthodologie de la MIST, un collectif de personnes qui a été victime de traite. Comment peut-on faire en sorte que les premières concernées puissent participer ? Comment permettre defavoriser leur participation et surtout pourquoi ?

Intervention de Madame Flora ENIFO.

Je m'appelle Flora ENIFO, et je travaille à la MIST. La MIST est la Mission d'Intervention et de Sensibilisation contre la Traite des êtres humains. C'est un collectif de personnes qui a été victime de la traite, qui se mobilise pour l'identification des autres victimes, et nous travaillons à construire des espaces pour que les personnes puissent avoir une vraie participation. C'est sur cette question de participation que nous allons intervenir aujourd'hui. Comment faire pour que les personnes concernées puissent participer et comment leur permettre de favoriser cette participation, pourquoi et comment, et surtout pour quoi faire.

Pour ce séminaire, on nous a demandé d'intervenir sur la question de la pair-aidance et c'est vrai que la pair-aidance est une grosse partie de notre projet. On travaille beaucoup sur cette question-là. Nous allons interroger sur cette relation entre résilience, self-rescue et pair-aidance. Est-ce que la pair-aidance favorise la capacité des personnes de victimes de traite à surmonter les traumatismes ? Nous avons beaucoup réfléchi à cette question-là depuis la fondation de la MIST et je peux vous dire aujourd'hui que la réponse est oui.

La pair-aidance soigne : elle soigne les personnes qui aident et elle soigne les personnes qui sont aidées. Mais pour que cela fonctionne, il faut un cadre particulier qui nécessite un gros travail. Le titre de l'intervention est la pair-aidance et l'organisation collective. Nos activités de pair-aidance à la MIST n'existent pas sans une organisation collective qui s'appelle la community organizing et pour nous, pour que la participation existe, ces deux sujets là doivent coexister.

Dans un deuxième temps, nous allons essayer de répondre à cette question de la participation et des freins que l'on a aussi observés sur ce sujet de la participation.

Et enfin, nous discuterons aussi d'un cas particulier qui est la coopération avec les chercheurs, qui est le cas de ma collègue Élodie présente aujourd'hui. Elle fait partie de notre Conseil d'Administration et vous présentera des exemples de coopération.

LA METHODOLOGIE DE LA COMMUNITY ORGANIZING :

Nous mettons en place à la MIST des actions de la pair-aidance et aussi des projets de mobilisation collective. Nous utilisons aussi la méthodologie de la community organizing : c'est une méthodologie qui a été développée aux États-Unis et qui vise à permettre aux personnes concernées qu'elles puissent se construire un pouvoir collectif sur le long terme, pour qu'elles puissent lutter toutes ensemble et défendre leurs revendications communes.

Plusieurs d'entre nous à la MIST se sont formées au community organizing. On fait beaucoup d'ateliers, régulièrement, pour former d'autres membres de la MIST et nous consacrons beaucoup de temps à l'organisation collective.

Par exemple, il y a un groupe de 10 personnes de la MIST, des femmes, qui se sont mobilisées pour écrire le règlement intérieur de la MIST au cours d'ateliers qui ont duré un an, et qui ont été accompagnées par d'autres professionnels de ce sujet de community organizing. Vous pouvez consulter ce règlement sur notre site internet, si vous le souhaitez. Cette méthodologie de community organizing leur a permis vraiment de participer et écrire le règlement à leur façon et ce règlement-là définit nos valeurs et nos objectifs, mais aussi notre organisation.

L'ORGANISATION DE LA MIST :

Nous avons 2 types de membres : les membres actifs et les membres simples.

Les membres actifs sont en relation directe avec les autres victimes : elles les accompagnent vers la justice par exemple, elles font des maraudes, elles accompagnent les personnes placées dans les centres, etc.

Les membres simples sont des membres qui bénéficient des dispositifs mises en place à la MIST, mais sans engagement. Ça leur permet de choisir ce qu'ils ont envie de faire le temps de guérir, à quoi ils ont envie de participer.

Nous avons aussi des délégués qui sont élus par les membres de la MIST. Ce sont des personnes qui règlent les conflits qui se passent à la MIST entre les personnes placées dans les centres ou quand il y a des malentendus entre les personnes et les travailleurs sociaux.

Le travail des pair-aidants consiste à faire des maraudes, des entretiens ou à animer des groupes de parole. Pour cela, il faut avoir envie. Il n'y a aucune obligation, excepté la formation. Tous les membres actifs de la MIST sont formés et sont suivis. Ce travail n'est pas fait pour tous les membres et justifie le statut de membres actifs et de membres simples. Ça leur donne le temps de choisir, ça leur donne le temps de guérir, ça leur donne le temps d'être accompagné comme il faut avant de s'engager à être auprès des autres victimes. Il faut aussi éviter de trop les pousser, éviter une nouvelle fois de les obliger à faire quelque chose.

A la MIST, nous avons la chance d'avoir des professionnels avec nous, qui nous aident beaucoup à mettre beaucoup de choses en place, qui proposent des formations continues aux membres, leur permettant de se sentir associés et aussi acceptés.

POURQUOI AVONS-NOUS CHOISI DE TRAVAILLER LA PAIR-AIDANCE A LA MIST ?

D'abord parce que, pour revenir au sujet de la santé mentale d'abord, la pair-aidance est un outil puissant pour soutenir quelqu'un. C'est un effet miroir entre la personne qui est aidée et la personne qui aide. Elle permet aux personnes de se projeter dans un futur possible : on se demande pourquoi cette personne a réussi et si cette personne a réussi, alors moi aussi je peux réussir aussi. C'est pourquoi l'on n'utilise le système de pair-aidance : il permet vraiment de se voir à travers la personne qui nous aide et donne la possibilité aux personnes de se projeter aussi. Cette dynamique peut être très puissante mais il faut aussi avoir une dynamique thérapeutique. Il faut que les deux personnes soient inscrites dans une dynamique de travail psychologique. Il faut que tous les deux soient suivis, soient guéris.

C'est pour cela que je disais tout à l'heure que ce n'est pas fait pour tout le monde.

Il ne faut pas trop pousser non plus parce que toutes les personnes ne souhaitent pas continuer dans ce chemin. Il faut laisser la place aussi au choix. Toutes les victimes de traite n'ont pas envie d'avoir un psychologue. Beaucoup n'ont pas du tout envie de voir un psychologue mais la personne qui aide l'autre doit être en capacité de se poser la question sur elle-même, sur son parcours, sur le pourquoi je fais ça et comprendre les relations avec les autres. Avant de se lancer, elle doit être en capacité de se poser les questions et de comprendre les différences aussi et c'est pour cela que la pair-aidance est très intéressante à la fois pour celle qui aide et celle qui est aidée.

A la MIST, on considère que même des personnes jeunes et pas complètement stabilisées sur le plan matériel peuvent avoir envie de s'engager dans la pair-aidance. Mais il faut qu'elles acceptent d'effectuer ce travail psychologique autour de leur pratique professionnelle.

Nous avons choisi de développer la pair-aidance parce que c'est un outil précieux pour soutenir les personnes victimes de traite qui ont été en difficulté pour créer des relations avec les autres, car la traite a détruit ou détruit les relations sociales et le moral entre les gens. Les victimes de traite souffrent beaucoup de ces difficultés de relation, parce que les trafiqueurs font en sorte que les victimes soient les unes contre les autres, qu'elles ne restent pas dans la même

salle, ne doivent pas se parler, s'aimer. De ce fait, la pair-aidance permet vraiment de recréer cette relation qui a été détruite ou perdue depuis des années. Ce système marche très bien d'ailleurs, pour nous en tout cas.

On parle aussi de communications verbales ou d'émotions. J'imagine que vous avez déjà constaté qu'entre les victimes les communications sont toujours chaudes, sont toujours hyper violentes : elles ne savent pas comment communiquer entre elles, comment s'aimer, comment rester ensemble, comment communiquer sans devoir utiliser des mots violents pour les autres. Elles n'ont pas appris autre chose. Quand on est dans la rue, il faut être forte, il faut être violente pour survivre : c'est la jungle. Donc pour survivre, il faut « écraser les autres ». Elles n'ont connu que ça. La pair-aidance traduit vraiment la reconstruction de ce lien qui a été détruit, c'est pourquoi on l'utilise beaucoup et que ça marche.

On travaille aussi la question de la solidarité et de l'empathie parce que la solidarité, ce n'est pas quelque chose de très connu chez les survivantes ou chez les victimes. Si vous écoutez les gens qui sont passés par la Libye par exemple, ils vont vous dire qu'il faut s'écraser, même si tu vois quelqu'un tombé dans un truc, on ne peut pas aider parce que l'on doit avancer, on doit survivre durant tout son chemin ou toute sa vie. Il n'y a que ça dans leur tête et dans leur vie. Il nous appartient donc maintenant de reconstruire vraiment cette question de l'empathie qui n'existe plus et la communication entre les survivantes ou entre les victimes.

POURQUOI L'A-T-ON ASSOCIE A LA COMMUNITY ORGANIZING ?

On pourrait nous résumer à des médiatrices culturelles mais c'est complètement différent. On fait bien sûr un travail de médiateurs ou médiatrices, pourtant le travail des pair-aidants n'a rien à voir. Il est complètement différent parce que les médiatrices sont des personnes qui sont utilisées en tant que professionnelles, travailleurs sociaux, pour accomplir des missions ou faciliter des missions, notamment lorsqu'il y a des malentendus culturels entre les personnes. Les médiatrices peuvent intervenir dans ce sens-là. Evidemment, nous aussi, nous pouvons faire ce travail, mais ce n'est pas du tout notre mission, ce n'est pas dans notre objectif en tout cas. Notre travail est plutôt un travail de community organizing et de pair-aidance.

Et comme vous le voyez sur l'écran, ce que nous souhaitons faire et cherchons à faire à la MIST, c'est construire un pouvoir collectif pour défendre des intérêts communs. Nous ne cherchons pas à devenir des médiateurs ou des médiatrices, on cherche vraiment à construire des pouvoirs collectifs pour défendre les intérêts communs, à participer à la lutte contre la traite et défendre les droits des personnes. Nous voulons aussi agir parce que nous sommes les personnes concernées. Nous ne sommes pas seulement concernés par l'histoire: pour la plupart des personnes, c'est notre culture qui est en jeu, ce sont nos croyances qui sont en jeu, c'est nous, notre frère, notre sœur, notre famille, c'est tout. C'est pour ça aussi que ce sujet nous concerne, c'est pour ça que nous voulons faire partie de ce sujet-là, parce qu'aujourd'hui, je suis là mais il y a beaucoup d'autres qui sont encore dehors et la plupart de ces personnes-là, même si je ne les connais peut-être pas, ce sont des gens avec qui on partage les mêmes cultures, les mêmes croyances, les mêmes pays, un peu tout. Ce sujet nous attire et justifie que l'on veuille vraiment construire cette community organizing, se mobiliser tous ensemble, lutter et travailler tous ensemble.

LE COSTUME DE VICTIME :

Nous avons aussi beaucoup de débats autour du thème de victime ou ancienne victime, parce que beaucoup d'entre nous se demande pourquoi ce thème de victime ou ancienne victime, de survivante. Pourquoi ce costume en fait ? On ne cherche plus à porter ce costume-là. Est-ce que c'est mieux pour certaines personnes de garder leur posture ou leur position ? Pour certaines personnes, ça les victimise encore parce que beaucoup font énormément d'efforts pour laisser tomber ce costume. Et pourtant, on y associe tout le temps le nom de victime ou survivant. Certaines personnes cherchent vraiment à quitter ce costume de victime ou ancienne victime car ça leur rappelle leur histoire et beaucoup ont envie d'oublier cette histoire. A la MIST, on réfléchit beaucoup à ce sujet et nous préférons utiliser le terme de première concernée, pas de survivante, victimes ou ancienne victime. Parce que nous sommes les premières concernées, nous travaillons beaucoup sur cette question-là à la MIST. Parce que nous sommes directement concernés par la traite des êtres humains et parce que nous avons été victimes aussi en France et que beaucoup d'entre nous bénéficient de la prise en charge en France, que nous avons envie aussi de s'associer et de rendre. On a beaucoup pris, mais maintenant aussi on veut rendre. On veut aussi participer pour lutter tous ensemble en fait.

LES BLOCAGES CHEZ LES PREMIERES CONCERNÉES :

Il faut discuter des blocages qui sont aussi bien présents chez les premières concernées que chez les professionnels.

Chez les premières concernées, on observe plusieurs blocages :

- La méconnaissance totale de la loi : pour que les personnes puissent participer, il faut les former, il faut les informer, il faut qu'elles soient au courant de tout, il faut leur expliquer leurs droits. Sans connaissance, on ne peut pas participer. Tout ce que vous faites, toutes les politiques, toutes les règles, toutes les réunions, tous les programmes, etc., sont nécessaires à la compréhension de l'environnement.
- La langue française est aussi un gros frein, un gros problème. Beaucoup ne sont pas allés à l'école. Beaucoup ne savent même pas lire ni écrire. Ou bien les Françaises qui savent lire ou qui sont allés à l'école, n'ont pas envie de faire ou n'ont pas envie de participer, parce qu'elles ne sont pas intéressées par les trucs compliqués. Elles ont juste envie de régler leur problème d'argent ou d'hébergement. Mais il y a un besoin d'important d'éducation. Il faut aussi construire des espaces de formation adaptés qui donnent envie d'apprendre aussi, qui donnent envie de participer. Certes, il faut comprendre les problématiques d'urgence et leurs besoins matériels mais il faut essayer de dépasser les simples relations d'assistance progressivement et impliquer les gens dans les relations de travail. Il faut vraiment donner un espace à toutes ces questions-là. Bien sûr, cela prend du temps pour celles qui ne savent pas lire, pour celles qui ne savent pas écrire, ça prend du temps pour leur apprendre, mais il le faut, c'est nécessaire si on veut qu'elles participent, si on veut qu'elles soient présentes. Si on voit qu'elles s'en sortent, il faut donner du temps pour leur apprendre tous ces trucs-là.
- Parmi les difficultés aussi, il y a beaucoup de victimes qui ne vont pas participer, qui ne veulent pas participer à cause de la stigmatisation. Je disais tout à l'heure que le langage utilisé, les mots victime ou survivante mettent des gens dans une position qui ne donne

pas envie, qui ne les motive pas à avancer. Pour beaucoup, il y a trop de stigmatisation. Même pour nous, parfois, nous allons dans des réunions où le regard nous donne envie de faire demi-tour, ne motive pas à revenir, à continuer. Beaucoup n'ont pas envie de participer parce qu'il y a aussi beaucoup de stigmatisation autour du mot prostitution. C'est un mot qui fâche, c'est un mot que personne n'a envie d'entendre. Tout ça aussi ne donne pas vraiment envie aux survivantes, aux victimes, de s'en sortir ou de participer. Beaucoup ne veulent donc pas être visibles à cause de leurs enfants, à cause de leur mari, à cause de leur belle-famille, parce qu'il y a vraiment un gros problème de jugement autour de tous ces sujets- là. Beaucoup veulent rester cachées. La protection de leurs données et de leur vie privée est donc un enjeu très important.

LA COMPREHENSION DES RELATIONS COLLECTIVES :

Enfin, il faut beaucoup les soutenir et les accompagner dans les relations collectives. Il y a aussi des personnes placées dans les foyers de mineurs, où on entend les travailleurs sociaux leur dire je ne suis pas ton père, je ne suis pas ta mère, je ne suis pas ta famille. Ces mots-là, ce sont des mots qui restent gravés. En fait, c'est très violent. Bien sûr, elles ne vous demandent pas de les adopter, de devenir leur papa ou leur maman, mais il faut les accompagner pour qu'elles comprennent la différence entre votre travail et le rôle des parents. Si elles ne le comprennent pas, elles vont se sentir rejetées.

LA RESILIENCE :

La résilience, ce n'est pas simplement d'avoir un foyer, d'avoir un récépissé ou une carte de séjour. C'est beaucoup plus profond que ça, beaucoup plus long, c'est toute une vie en fait la résilience. Pour avoir de la résilience, il faut quand même être bien accompagné, bien entouré parce qu'il y a beaucoup de personnes, même une fois placées dans les centres, elles ne s'en sortent quand même pas parce qu'il en faut plus que ça. La société définit la résilience uniquement autour d'une carte de séjour ou d'un foyer, alors que c'est plus long et beaucoup plus profond que ça, il faut beaucoup plus de temps, beaucoup plus d'éducation, beaucoup plus d'accompagnement sur le long terme. Un accompagnement pendant 6 mois ou un an voire 2 ans, même 12 ans, n'est pas assez. Pour une personne qui a été violée, qui a été battue, qui a été vendue pendant toute sa vie, elle ne se reconstruit pas en deux ans. Pour que tout ça marche, il faut vraiment être patient, il faut donner du temps, de l'attention.

Des mineurs en foyer demandent de l'attention, et si le système ne leur en donne pas, des marchands d'or vont leur en donner. C'est la raison pour laquelle les filles tombent dans le piège : les trafiquants leur proposent beaucoup de choses que nous ne sommes pas capables de leur proposer. Ils donnent de l'attention alors que nous ne sommes pas capables de donner cette attention-là. C'est pourquoi elles retombent, pourquoi une fois placées, elles retournent en arrière. Quand elles décident de partir ou d'aller dans un foyer, ce n'est pas forcément pour avoir une carte de séjour. C'est beaucoup plus profond que ça, elles cherchent autre chose. Si une fois dans le foyer, elles n'ont pas trouvé toutes ces choses-là, elles opèrent un demi-tour. On va les retrouver plus tard dans la rue et là elles vont se retrouver retrafiquer une 2^{ème} ou une 3^{ème} fois. Les survivantes ou les victimes sont des personnes qui sont à la recherche de quelque chose, beaucoup d'entre elles n'ont pas eu une vie de famille en fait, et elles ne savent pas ce qu'est l'amour, ce qu'est la famille. C'est pour ça que les filles sont toujours à la recherche de ça, elles vont se créer leur propre famille. Si on leur demande de quitter leur foyer, de quitter

leur vie de couple pour pouvoir être prise en charge au foyer, pour pouvoir être acceptée ou pour pouvoir avoir une carte de séjour alors que ce qu'elles cherchent à construire, c'est leur propre famille, cela ne va pas leur permettre de se guérir, parce que là on confond ce qu'elles cherchent et ce qu'elles désirent. Leur désir est d'avoir leur propre famille. Donc elles ne comprennent pas les demandes. En fait, toutes ces demandes sont violentes. On leur demande beaucoup de choses alors qu'enous ne sommes pas capables de leur donner un seul truc.

Je prends l'exemple d'une personne membre de la MIST qui a été en danger au bois de Vincennes il n'y a pas longtemps. Bien que cette personne ait fait une demande d'asile en bonne et due forme, ait raconté son histoire, sa demande a quand même été rejetée plusieurs fois. Une fois qu'elle s'est faite égorgée, l'administration a délivré une carte de séjour. Tous les membres et toutes les autres personnes se sont posé la question : mais que fait-on maintenant ? Faut-il que l'on se fasse tous tuer ou égorer pour avoir une carte de séjour ou un foyer ?

Les choses qu'on leur demande et ce qu'on leur propose n'ont rien à voir avec leur désir. Il faut donc changer cela. Je souhaitais vous montrer à quel point les efforts demandés sont beaucoup plus importants que ce qu'on leur propose.

LES BLOCAGES CHEZ LES PROFESSIONNELS :

A présent, je vais vous parler des obstacles que l'on constate aussi chez les professionnels.

Il faut considérer tout le monde, les travailleurs sociaux, tous les professionnels, les gérants des associations, mais aussi les autorités, les élus, les pouvoirs publics, les forces de l'ordre et on constate beaucoup de problèmes. Il existe une peur de la part des professionnels face à la capacité des bénéficiaires à participer, cette peur qui fait que parfois l'on entend : mais sont-elles capables ? Ne sont-elles pas trop fragiles ? Ne vont-elles pas être victimisées ? Ne sont-elles pas co zinzins ? Alors que beaucoup de ces femmes-là, beaucoup de ces personnes-là ont une capacité inimaginable, elles sont capables de plein de choses et il faut leur laisser cette opportunité d'inclusion sociale, mais sur le long terme. Ce n'est pas parce qu'une personne a vécu quelque chose, qu'elle ne sera pas capable de se relever. Bien sûr, ça prend du temps. Tout le monde n'est pas pareil, certaines seront plus rapides que d'autres, mais elles sont toutes capables. On ne peut pas savoir si elles sont capables sans avoir laissé cette possibilité-là. Elles sont capables mais il faut leur laisser cette chance.

On voit aussi chez certains professionnels de mauvaises espérances vis-à-vis des participants. Par exemple, on demande au bénéficiaire de prendre une photo pour valider des financements ou juste demander un avis en deux secondes, mais tout ceci ne constitue pas une participation significative. A la limite, c'est de l'exploitation.

LA QUESTION DE LA PARTICIPATION SIGNIFICATIVE :

La participation significative est une vraie participation qui va signifier d'abord quelque chose pour ces personnes-là. Il faut toujours se poser la question : tout ce que l'on fait est pour qui ? Qui va bénéficier de tout ça ? Et ce qui compte en fait, c'est de savoir pour qui on fait ça.

Ce sont ces questions que l'on pose beaucoup, on a commencé à travailler progressivement et nous avons mis en place une communauté d'éthique, dans laquelle le groupe des membres de la MIST suivent une formation sur l'éthique en social. L'éthique permet aussi aux personnes

concernées par l'action de se remettre en question. C'est donc dans ce cadre-là de notre communauté d'éthique que nous travaillons la question de savoir comment favoriser la participation des personnes concernées et des survivantes de la traite. On travaille aussi sur la question de comment remettre les personnes concernées au centre de l'action du dispositif Ac.Sé, parce que l'on fait ça pour eux. Il faut se demander aussi pour qui vous faites ça et comment impliquer ces personnes-là. Quand je dis « impliquer » encore une fois, ce n'est pas de leur donner le boulot ou aux travailleurs sociaux de le faire, il faut vraiment leur donner une vraie place.

Le travailleur social vise à former les personnes à l'ensemble des fondamentaux, à faciliter les inclusions sociales et à laisser une pleine citoyenneté, une autonomie de protection de la participation des personnes contre le pouvoir, par des approches individuelles et collectives. Il faut participer au développement des capacités des personnes à agir pour elles-mêmes et dans leur environnement.

UN OBJECTIF DE CHANGEMENT SOCIAL :

Je voudrais terminer sur le sujet de cet objectif de changement social. Pour que les personnes concernées puissent participer, il faut opérer un vrai changement social. C'est notre revendication aussi pour le 3^{ème} plan national de lutte contre la traite, avec une mesure du plan qui soit consacrée à favoriser une vraie participation.

Pour ce faire, il faut vraiment un vrai changement dans la structure aussi, où les personnes devront aussi fournir des efforts pour se former et pour prendre la parole, parce que ces personnes sont en grande difficulté : il leur faut donc du temps. Il faut les former, il faut leur apprendre, il faut les écouter aussi, il faut leur donner du temps pour comprendre aussi, sans oublier que la culture est complètement différente aussi de la culture d'origine, il leur faut du temps pour apprendre le français. Moi, ça m'a pris du temps pour apprendre le français, d'autant que l'on ne parle pas le français au Nigeria et qu'il existe déjà 6-7 langues dans mon pays que je dois mémoriser, et il y a l'anglais aussi. Il faut du temps aussi pour pouvoir monter sur scène et parler devant un auditoire : on m'a donné cette possibilité, on m'a appris, on m'a inscrit dans les formations. Il faut faire pareil pour les autres, pour qu'ils puissent aussi un jour être parmi nous, pouvoir s'exprimer, donner leur avis et leur point de vue. C'est nécessaire et c'est la base aussi. C'est le travail de la pair-aidance aussi. Il est important aussi de mettre des gens qui connaissent en avant pour qu'ils puissent aussi apprendre aux autres. C'est pour ça qu'à chaque intervention, on va en groupe de 2 ou 3 personnes pour pouvoir permettre aux autres de voir comment on fait, pour leur apprendre. Je sais qu'il y a beaucoup de gens qui me disent Vanessa, elle n'est pas là, Vanessa, elle n'est pas là mais Vanessa, elle n'est pas là parce que la MIST, c'est une collectivité, c'est pour les personnes concernées ce n'est pas pour Vanessa, et elle ne sera pas là tous les jours pour prendre la parole. On essaye de se répartir le travail mais en même temps on veut aussi donner la place aux gens qui veulent aussi apprendre à faire, pour qu'ils puissent aussi vraiment avoir cette possibilité d'apprendre.

Intervention de Madame Elodie APARD

Je vous remercie de me donner la parole. Je suis très contente de faire cette présentation aujourd'hui avec ma collègue Flora ENIFO, et je la remercie pour tout ce qu'elle vient de dire, c'était non seulement hyper intéressant, mais ça va me permettre de vous expliquer un petit

peu, comment on conçoit la collaboration au sein de la MIST et notamment avec la recherche, puisque c'est mon rôle en tant que membre du Conseil d'Administration de la MIST, de faire le lien entre les premières concernées et les chercheurs.

Je suis chercheuse en France à l'Institut de Recherche pour le Développement, mais j'ai été chercheuse au Nigeria, à l'Institut Français de Recherche d'Ibadan pendant 10 ans. Les recherches sur la traite, elles se sont imposées parce qu'évidemment le sujet est très important au Nigeria. Le sujet préoccupe beaucoup les autorités, que ce soit en France, en Italie, au Nigeria. En tant que centre de recherche en sciences sociales, on nous a beaucoup sollicité sur cette question. Ce n'était pas mes sujets au départ, je travaillais plutôt les questions de migration mais c'est un sujet qui s'est plutôt imposé à moi.

Donc, il y a eu plusieurs expériences de recherche collective qui ont été très positives, notamment parce que l'on a réussi à identifier des chercheurs et des chercheuses essentiellement, surtout des collègues femmes qui ont mené des recherches avec nous. Les collègues nigérianes, chercheuses, anthropologues, historiennes nous ont permis de mettre en place des collectifs très intéressants, mais ces expériences de recherche au Nigeria ont aussi révélé des biais persistants, importants notamment dans les rapports de domination, dans l'exotisation qu'il peut y avoir de la traite nigériane en France, et puis, dans un type de recherche qui n'était pas totalement inclusif.

Au moment où l'association MIST a été créée par Flora et par d'autres, on m'a sollicité parce que l'on avait déjà travaillé ensemble, puisque des personnes comme Flora avaient participé à mettre en place des enquêtes de terrain que j'avais menées avec mes collègues ici à Paris et donc en 2020, quand l'association s'est créée, on m'a demandé si je voulais intégrer le Conseil d'Administration. Cela faisait justement écho à cette réflexion que l'on avait menée ensemble avec les travailleurs sociaux, premières concernées, chercheurs sur la nécessité de renouveler un peu les approches et de trouver une manière d'associer les travailleurs sociaux, les chercheurs et les premières concernées, de vraiment produire quelque chose ensemble.

Flora vient de vous expliquer de quelle manière les activités de pair-aidance à la MIST étaient développées dans le cadre d'un travail collectif d'organisation communautaire et la collaboration entre les membres de la MIST et des chercheurs, elle fait partie justement de ce travail collectif d'organisation communautaire et elle permet aussi de nourrir ce travail collectif en apportant des éléments de réflexion.

Donc, la participation à la question de la participation qui est au centre de la discussion de cet après-midi, comment prendre part, Flora en a parlé, elle se pose également dans le travail de collaboration avec les chercheurs. On va essayer de vous parler de cette démarche qui associe les chercheurs et les premières concernées et aussi des modèles de collaboration que l'on a mis en place à la MIST depuis 3 ans. Il faut savoir que l'on tâtonne, que l'on essaye des choses et puis on voit ce qui marche et puis ce qui ne marche pas.

LE POURQUOI DE L'ETUDE DE LA TRAITE :

Mais avant, je voudrais juste évoquer avec vous la question du pourquoi : pourquoi faut-il étudier la traite ? pourquoi produit-on de la connaissance sur la traite ?

Évidemment, vous le savez très bien, je ne vais pas vous l'apprendre, ça fait à peu près deux décennies que la traite à des fins d'exploitation sexuelle et en particulier du Nigeria vers

l'Europe attire beaucoup d'attention, que ce soit l'attention des politiques, l'attention des médias, mais aussi des chercheurs. Il y a donc eu énormément de travaux qui ont été produits. C'est un sujet qui, au niveau des médias, pose problème parce qu'il y a un fort potentiel émotionnel dans la traite, un fort potentiel sensationnaliste et une tendance à l'exotisation. Et puis une forme de voyeurisme aussi. Vous avez un florilège des articles plus ou moins voyeuristes. Et puis en plus, il y a aussi, depuis le début des années 2000, des politiques migratoires qui se durcissent. Ça je ne vous l'apprends pas non plus et l'argument de la traite sert globalement de justification au renforcement des contrôles aux frontières. Donc on est sur un sujet qui est à la fois politique, qui est médiatique et donc on est sur un terrain glissant.

POUR QUEL ENJEU ?

L'enjeu est majeur : c'est arriver à développer une approche critique, une approche distanciée, d'arriver à porter une recherche sur la base d'éléments originaux, de données de terrain et donc, qui permettent l'étude des différents phénomènes qui soient liés à la traite, dans leur complexité et donc dans leur profondeur, à la fois historique et sociale.

En tant que chercheur, mes collègues et moi, nous avons dû opérer des choix, nous avons dû nous poser des questions et la première chose que nous avons décidé de faire est de développer une recherche multi située et collaborative, parce que, jusqu'à présent, les travaux de recherche menés sur la traite étaient essentiellement menés, soit en Europe, soit au Nigeria, rarement les deux en même temps. Vous avez sûrement vu des travaux menés en France, c'est surtout le cadre légal de la prise en charge des victimes qui a été étudié et plus largement en Europe, on s'est beaucoup focalisé sur les victimes. Au Nigeria, en revanche, les travaux, nombreux aussi, ont été focalisés sur les effets de la traite et ils ont parfois une posture un peu jugeante, qui confond un petit peu immigration, immigration illégale, immigration économique et traite.

CONTINUUM TRANSNATIONAL ET RENOUVELLEMENT DES APPROCHES DE RECHERCHE :

Nous avons donc décidé d'étudier plutôt un continuum transnational, c'est-à-dire l'ensemble des espaces qui sont compris entre le Nigeria et l'Europe, pas seulement le départ ou l'arrivée, et de se pencher sur les dynamiques sociales au Nigeria, sur les particularités des conditions d'accueil et d'intégration en France. Mais surtout, on a décidé de le faire de manière croisée, c'est-à-dire de travailler en groupe toujours et de mener des enquêtes de terrain ensemble, que ce soit en France comme au Nigeria.

Mes collègues nigérianes et moi-même, nous faisons ensemble les enquêtes de terrain au Nigeria ainsi qu'en France. Ce que l'on voulait, c'était d'abord en finir avec une division du travail qui est marquée par des réflexes coloniaux : les enquêtes en Afrique réalisées par les chercheurs africains, voire par les assistants de recherche mal payés et ensuite, les données utilisées en France et publiées au nom des chercheurs français. Ceci n'est plus possible en 2023, même si certains continuent à le faire, pour nous ce n'est plus possible de le faire. Ensuite d'en finir avec la recherche à sens unique, c'est à dire que nous faisons des entretiens avec les victimes, il n'y a aucun échange, il n'y a pas de relation de pensée construite sur le long terme. Il faut que l'on change ça aussi et que l'on instaure un autre type de relation : une relation de confiance tout en évitant d'être dans un rapport paternaliste, en l'occurrence maternaliste, et d'éviter le White Savior Complex des chercheurs blancs qui vont venir sauver les victimes. Il est compliqué d'arriver à combiner toutes ces contraintes, mais c'est vraiment nécessaire.

Pour démarrer ce renouvellement des approches de recherche, nous avons essayé de mettre en place un certain nombre de réflexions préalables, notamment sur celles qui semblent être la base, mais qui ne sont pas toujours respectées dans les travaux de recherche, sur la transparence de la finalité de la recherche :

- Que fait-on ?
- Pourquoi le fait-on ?
- L'expliquer dès le départ à tout le monde.
- La participation libre et éclairée des personnes, c'est-à-dire leur expliquer exactement ce qu'elles vont faire, dans quel cadre elles s'inscrivent.
- S'interroger aussi sur la question du don et du contre don. On est chercheur, on vient chercher de l'information, mais que donne-t-on en échange ?
- Finalement, est-ce que c'est juste à sens unique ou est-ce que l'on va donner autre chose et dans ce cas-là que donne-t-on ?

La question de la rétribution ne se pose pas éthiquement. On ne rétribue pas financièrement les gens, mais il faut quand même qu'il y ait un intérêt commun. Ceci demande donc la construction d'une relation de confiance mutuelle.

Il y a aussi la question de la prise en compte des attentes : qu'est-ce qu'il y a comme attentes de l'autre côté ? Les chercheurs connaissent leur attente : on veut de la donnée, on voudrait des informations, pour pouvoir analyser, produire, mais du côté des personnes concernées, quelles sont leurs attentes ? Ça va leur servir à quoi que quelqu'un comme moi ou une chercheuse nigériane vienne leur poser des questions, vienne travailler avec elle pendant un certain temps. Que vont-elles en retirer ? Ont-elles des attentes particulières ? Quelles sont-elles ? Tout ceci relève d'une relation de confiance mutuelle qui ne peut s'installer que dans la durée.

La réflexion se poursuit ensuite dans le processus de production parce qu'il y a l'utilisation des données : comment utilise-t-on ces données ? Et la question qui ne se pose quasiment jamais, c'est celle du contrôle de leur propre parole par les personnes intéressées. Souvent, vous avez des chercheurs qui viennent, qui font des entretiens, qui repartent et qui écrivent. Et puis c'est terminé. Il n'y a pas finalement d'aller-retour, il n'y a pas de discussion, ni d'échanges sur la production finale et ça nous semblait, pour moi et mes collègues, problématique qu'il n'y est pas cette discussion sur le long terme, sur toute la chaîne de production. C'est donc ce que l'on a essayé de mettre en place avec évidemment l'anonymisation systématique des données pour des raisons de protection, mais qui ne suffit pas en fait. Il faut que les personnes concernées restent maîtresses de leur propre parole jusqu'au bout du processus.

Je vous ai expliqué un petit peu comment on a essayé de mettre ça en place à la MIST. Toutes ces questions-là ont été le point de départ du travail collectif que l'on a engagé au sein de la MIST. La présence de chercheurs au sein de la MIST n'avait du sens que dans la mesure où ça devait permettre, d'abord de produire une nouvelle forme de recherche sur la traite, une forme de recherche qui soit à la fois collaborative et inclusive et ensuite, ça ne prenait sens que si ça pouvait apporter quelque chose d'intéressant pour les premières concernées.

Comme je vous disais ce travail en collaboration, on l'avait commencé même déjà avant la création de la MIST. Quand la MIST a été créée, les chercheurs étaient déjà identifiés, on était déjà connus et on avait décidé d'instaurer cette relation de long terme, donc un partenariat sur le temps long et c'est ça qui nous a permis d'être accepté. Notre présence à nous, les chercheuses, était acceptée parce qu'elle avait lieu dans le cadre de ce partenariat sur le long terme, mais il a quand même fallu réfléchir ensemble à la manière dont on pouvait mettre en place des formes originales de production, de connaissances et aussi de transmission des savoirs.

GROUPES DE PAROLE ET PODCASTS :

Une des premières activités qui a été mise en place, ce sont les groupes de parole au cours desquels les membres de l'association abordaient des sujets qui les préoccupent et qu'elles ont choisi elles-mêmes : ça peut être lié à l'expérience migratoire, à la prostitution, aux difficultés d'intégration en France, et ces groupes de parole ont donné lieu à la réalisation de podcasts audio : ce sont des séries d'épisodes qui ont été montés à partir d'extraits qui ont été choisis, tirés de cette discussion. Au départ, les séances étaient préparées en amont avec Flora. On élaborait des thèmes, des listes de sujets à évoquer. Et puis ensuite, Flora animait les discussions et moi je n'intervenais que s'il fallait par exemple, recentrer le débat si on voyait que les discussions partaient sur un thème complètement différent à ce moment-là. Je pouvais intervenir ou essayer de glisser des questions.

Aujourd'hui, la réalisation de ces podcasts sont appelées « True Talk », totalement autogérée par les membres : elles choisissent leurs sujets de discussion, elles organisent des groupes de parole, elles enregistrent les podcasts. On est là vraiment dans le cadre d'une parole qui est non seulement choisie mais qui est aussi contrôlée. Pour les chercheurs comme moi, ça représente un matériau de recherche. En fait, je me base sur ce qui est produit dans les podcasts, sur ce qui est diffusé, pour développer de la réflexion scientifique. Je ne me base pas du tout sur les entretiens classiques, individuels. Le podcast a l'avantage que les sujets soient libres et ne soient pas guidés par le chercheur.

Les femmes qui participent au groupe de parole ont vraiment le temps de la réflexion, le temps de l'enregistrement, puis ensuite le temps de montage avant que ce ne soit diffusé. En fait, elles peuvent très bien changer d'avis et décider finalement que ce soit coupé au montage. Et finalement, dans le rapport qui est très inégalitaire, et qui le reste, entre chercheurs et premières concernées, ce rapport-là, il est quand même beaucoup moins grand dans le cadre de l'exercice du Podcast. Dans le cadre de l'exercice du podcast, on a moins le biais de la personne qui va dire ce que l'on attend d'elle, va vouloir bien faire ou va vouloir faire plaisir ou au contraire, ne va pas pouvoir parler, craindre le jugement par exemple. Là, la parole est plus libre et elle est contrôlée, donc c'est un exercice qui est vraiment intéressant et qui permet de produire de la donnée qui peut ensuite être utilisée pour la recherche.

Ensuite, il y a une autre activité que l'on a mis en place l'année dernière et que l'on a appelé les ateliers « History/Ourstory ».

L'ATELIER HISTORY / OUR STORY :

Flora ENIFO : on a commencé cet atelier l'année dernière avec Elodie. Au départ, l'idée était de

faire en sorte que les membres puissent participer à un atelier et prendre déjà un espace de communication, être libre d'échanger et d'instaurer une confiance, parce qu'il était très difficile pour les survivantes, pour les victimes, de se retrouver dans une même salle ou de devoir échanger sur un même sujet.

C'était toujours violent, il y avait toujours des bagarres, un manque de confiance : elles craignaient de communiquer, d'échanger ou de dialoguer. Le but était de reconstruire cette confiance entre les femmes, mais aussi de permettre une prise de conscience sur ce qui s'était passé.

Avec Élodie, nous sommes très attentives sur le thème des films choisis : par exemple, durant la projection du film « 12 Years of slavery », qui est un film très dur et violent, nous étions obligés d'avancer certaines scènes parce que celles-ci rappelaient des souvenirs.

Le but était vraiment de permettre un échange entre les participantes, de voir comment leur histoire personnelle pouvait avoir un rapport avec la grande histoire et comment la traite a commencé : où ? Pourquoi ? Pourquoi ça existe encore ? Et qui ? Parce qu'il y a un sujet sur le Qui : les participantes se questionnent sur le fait que les personnes africaines se fassent du mal entre elles, se vendent. Donc, le but est aussi de regarder les films qui ne parlent pas forcément que de la traite africaine mais qui parlent aussi de la traite d'une manière globale, qu'elles puissent comprendre l'histoire de la traite : la traite ne vient pas que par les africaines ou que par les blancs, il n'y a pas que les blancs qui font du mal aux noirs et les noirs qui font du mal aux blancs, c'est une question d'individus : qu'ils soient blancs ou noirs, il y a des gens bien et des gens mauvais. L'important est d'éduquer sur ce thème-là et éviter aussi la méfiance.

Il y a aussi la question de la prise de conscience vis-à-vis des enfants face au contenu des films, parce que l'on a constaté que les filles regardent n'importe quoi avec les enfants. Il est important de leur montrer qu'il y a des limites à tout c'est-à-dire qu'elles peuvent montrer des choses aux enfants et d'autres qu'elles ne peuvent pas.

Maintenant, nous essayons d'ouvrir la participation en ligne, notamment pour les personnes qui sont placées dans les foyers : nous faisons en sorte de les inclure dans la communauté pour qu'elles puissent continuer la pair-aidance, continuer à travailler toutes ensemble ou à participer à un projet ensemble.

Au début, il y avait zéro attente par rapport à cet atelier, c'était juste un moment pour se réunir et échanger. Mais depuis le lancement de l'atelier jusqu'à aujourd'hui, on constate énormément de changements dans le comportement des filles : elles arrivent maintenant à se présenter, à dire bonjour aux autres, elles n'ont pas peur de montrer leur visage à d'autres personnes qui sont dans d'autres foyers, elles n'ont pas forcément peur d'être dans le même endroit ou dans la même activité avec des gens qu'elles ne connaissent pas. L'objectif est vraiment de retrouver cette confiance qui a été perdue, de reconstruire la solidarité féminine, mais aussi d'éveiller la conscience sur la question du « mal » : qui fait du mal et qui ne fait pas du mal ? Pourquoi ? Comment ?

Dans les différences de comportement, on observe aussi qu'elles arrivent à s'exprimer : elles donnent leur avis par rapport à ce qu'elles ressentent, elles se demandent si elles sont aimées ou pas. La liberté d'expression s'instaure, cette liberté d'expression à laquelle elles ne sont pas forcément habituées : dans certaines cultures, elles sont obligées de dire oui à tout parce qu'il y

a des adultes, des trafiqueurs auxquels il faut obéir, et cetera.

On constate aussi une prise de conscience sur la possibilité de donner son avis, de ne pas être obligé de tout aimer ou de tout accepter. L'éducation, qui va dans ce sens-là, leur permet de s'exprimer, de dire ce qu'elles pensent, d'aimer ou de ne pas aimer, d'interroger leur ressenti et comment on pourrait l'améliorer, de comprendre leur point de vue.

Voilà donc l'histoire de cet atelier HISTORY/OURSTORY.

Elodie APARD : au départ, comme Flora l'a dit, on s'est dit qu'on allait essayer de regarder quelques films historiques ensemble pour voir ce que cela provoque, si ça marche déjà, si les membres de l'association accrochent ou pas. Au début, en tant qu'historienne, mon rôle a été de réfléchir au lien que l'on pouvait tisser entre histoire globale, la grande histoire et les histoires individuelles, en fait, celles des membres de la MIST. On a donc proposé une série de thèmes, de sous-thèmes en lien avec l'histoire à différents moments. On a commencé avec l'histoire de l'esclavage en Afrique, ensuite le commerce triangulaire. On a regardé des choses sur la lutte pour les droits civiques aux États-Unis, la colonisation et puis aussi différentes formes de combat féministe. Et l'objectif de ces ateliers, au final, c'était d'essayer de faire émerger une conscience collective de l'engagement, comprendre que la mobilisation à la MIST, elle s'inscrit dans l'histoire des luttes mais aussi dans d'autres formes de mobilisation. En fait, elle est connectée à d'autres formes de mobilisation : des femmes pour leurs droits, celles des luttes pour l'égalité, contre le racisme, contre les violences de genre. On n'était pas du tout sûr que ça fonctionne en fait. Et finalement, ça fonctionne plutôt bien. C'est une prise de conscience qui se traduit par, comme disait Flora, une confiance, une capacité à débattre, à ne pas être d'accord, à s'opposer. Il y a des films qui ont suscité des débats importants, des grands désaccords, mais qui ont quand même permis de nourrir cette discussion, cette réflexion collective sur dans quoi est-ce qu'on est ? Dans quoi est-ce qu'on s'engage ? Il y a des choses qui sont au-delà de juste la MIST, au-delà du Nigeria, au-delà de la France et finalement, ce qu'on fait, ça prend aussi du sens grâce à ça. C'est donc une démarche très importante dans la construction du pouvoir collectif dont on parlait tout à l'heure et que l'on va évidemment poursuivre. Ces activités fonctionnent plutôt bien. On a des très bons retours.

UNE NOUVELLE FORME DE RECHERCHE A INVENTER :

Maintenant l'objectif à venir, en tout cas pour ce qui est des chercheurs, est d'arriver à produire de la connaissance ensemble, et donc l'objectif à venir est le passage à l'écrit, puisqu'il y a beaucoup de jeunes femmes qui ont envie d'écrire, qui ont envie de raconter leur histoire. On va donc maintenant commencer à essayer de réfléchir à des moyens de pouvoir produire de la connaissance ensemble et pas uniquement dans un objectif thérapeutique. Evidemment, ça peut être un objectif et il est intéressant, important mais aussi parce que la connaissance sur la traite aujourd'hui, en 2023, elle doit être produite avec les personnes concernées pour être diffusée dans le monde académique, dans le milieu associatif, auprès des travailleurs sociaux, mais aussi auprès des décideurs, pour qu'elles soient solides, pour qu'elles soient éthiquement acceptables aussi. Nous pensons qu'il faut qu'elle soit construite et qu'elle soit produite avec les personnes concernées, donc c'est un type de recherche un peu nouveau. Ce n'est pas vraiment ce que l'on appelle de la recherche action. Je dirais plutôt que c'est de la recherche inclusive ou des formes alternatives d'écriture, je ne sais pas, en tout cas c'est une forme de recherche qu'il va falloir inventer parce qu'elle n'existe pas. On va s'y atteler.

Conclusion de Madame Flora ENIFO :

Il y a des podcasts qui sont publiés sur la chaîne Youtube et sur le site internet de la MIST. N'hésitez pas à les faire écouter aux personnes qui vous suivent parce qu'avant, il était vraiment compliqué, surtout pour les communautés de victimes ou de survivants, de s'exprimer, de donner un avis sur ces sujets-là. Il était interdit d'en parler. Grâce à cette mobilisation, elles sont capables maintenant de s'exprimer, de dire les choses comme elles sont. Par exemple : pour elles, il n'était pas possible de parler du sujet de la famille, parce que l'on ne peut pas critiquer la famille, mais maintenant elles se rendent compte qu'il y a des problèmes dans les familles et qu'une famille peut faire du mal à ses enfants. A présent, elles s'expriment et communiquent sur ces problèmes.

Concernant l'atelier HISTORY / OUR STORY, les filles qui sont placées dans vos centres, font partie des personnes qui participent à ces ateliers-là depuis leur téléphone. On peut peut-être voir la possibilité qu'elles puissent se connecter depuis un ordinateur. Elles vont pouvoir apprendre, parler de ces ateliers et peut-être plus tard, travailler avec d'autres personnes de votre centre. N'hésitez pas à leur donner cette possibilité pour qu'elles puissent participer. L'atelier a lieu une fois par mois.

Les Cahiers d'Ac.Sé sont un outil pratique et technique, édité par la coordination du Dispositif National Ac.Sé. Ils regroupent les actes des séminaires, des fiches techniques ou des documents d'analyse sur le phénomène de la traite des êtres humains et la prise en charge des personnes victimes.

Le Dispositif National Ac.Sé, créé en 2001 par l'association ALC, a pour mission l'accueil et la protection des victimes de la traite des êtres humains en danger localement. La coordination du Dispositif National Ac.Sé anime un pôle ressource national sur le thème de la traite des êtres humains. Le Dispositif National Ac.Sé repose sur un réseau de 91 partenaires, lieux d'accueil et associations, spécialisés dans l'identification, l'accueil et l'accompagnement des victimes de traite des êtres humains.

Le Dispositif National Ac.Sé est coordonné par l'association ALC reconnue d'utilité publique. Il est financé par le Secrétariat d'Etat en charge de l'égalité entre les femmes et les hommes (DGCS/SDFE), et co-financé par le Ministère de la Justice et la Ville de Paris

Coordination du Dispositif National Ac.Sé
Boite Postale 1532 - 06009 Nice Cedex 1
Tél.: 04 92 15 10 51
E-mail : ac.se@association-alc.org
Site Internet : www.acse-alc.org